

DEUXIÈME PARTIE

SON HISTOIRE MILITAIRE

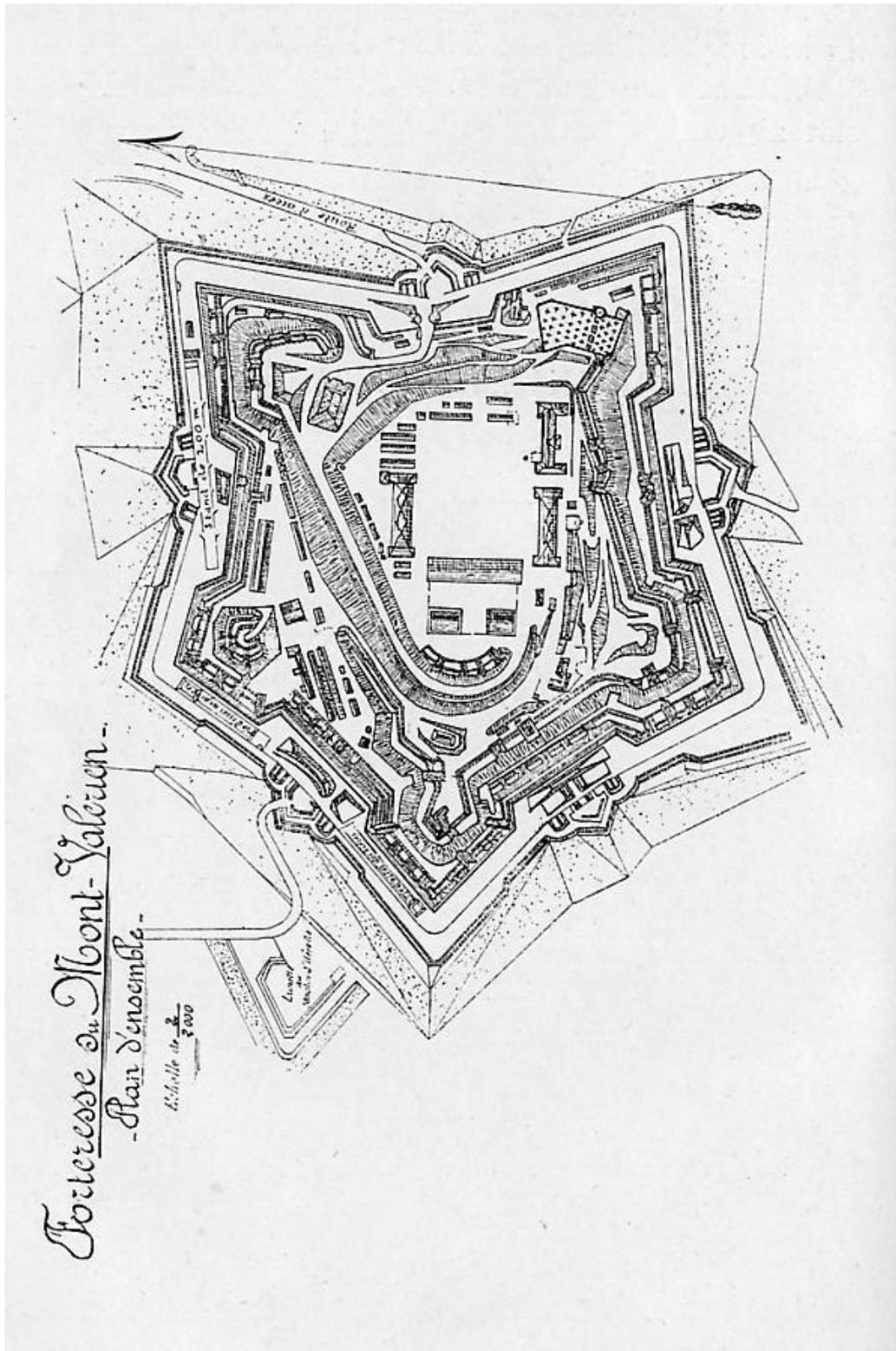


Figure 1 Forteresse du Mont-Valérien.



Figure 2 L'entrée du fort. (E. Rousseau; Phot. à Vernon)

LA FORTERESSE

Quand il fut question d'ajouter à l'enceinte de Paris une ceinture de forts détachés, la position du Mont-Valérien fut la première à laquelle on dut songer. En 1841, des ingénieurs s'établirent dans la maison de M. Forbin-Janson; de nombreux ouvriers se mirent à l'œuvre, et, en peu d'années, le plateau fut couronné par une citadelle qui coûta 4 millions 500.000 francs.

La forteresse est construite sur un pentagone irrégulier dont les côtés extérieurs renferment une superficie d'environ 23 hectares.

Les cavaliers, les courtines qui les relient, et la rampe avec épaulement qui conduit à la partie supérieure du Mont-Valérien, forment comme une seconde enceinte, qui n'est ouverte que du côté de l'entrée, où l'escarpement est assez prononcé.

Le fond des fossés est défendu par des épaulements avec glacis placés vers le milieu sur chaque front.

Les communications avec le fossé se font généralement par des pas-de-souris; il y a seulement deux rampes à l'entrée qui servent aussi à cet usage.



Figure 3 Le poste de police. (QUÉNARD, phot. à Versailles.)

Les communications avec le terre-plein des bastions se font par de larges passages voûtés, qui traversent les cavaliers et qui peuvent servir d'abri pendant un bombardement.

Les casernements pour les officiers et pour la troupe sont tous situés sur le plateau; 2.000 hommes au moins pourraient y trouver des abris suffisants.

Il y a dans le fort quatre magasins à poudre, pouvant contenir chacun 75.000 kilos d'explosifs. (Actuellement un de ces magasins est désaffecté et sert de magasin de dépôt de matériel télégraphique.)

Il n'existe pas de casemates, et il n'y a pas d'autres abris voûtés que les casernes, les magasins à poudre, les abris à munitions et les passages.

L'eau est fournie par des citernes creusées sous les casernes voûtées. Ces citernes sont alimentées par les bassins filtrants de la Compagnie des eaux de la Banlieue de Paris.

Sans prétendre entrer dans des détails trop techniques, nous croyons intéressant toutefois de dire quelques mots sur le but dans lequel l'ouvrage a été construit et sur le rôle que la forteresse du Mont-Valérien aurait eu à jouer, il y a quelques années, dans la défense du camp retranché de Paris. En ce qui concerne son rôle actuel, nous ne nous croyons pas le droit d'en parler beaucoup, mais nous pouvons cependant, sans porter atteinte au secret de la défense nationale, dire que le rôle stratégique du Mont-Valérien, à l'heure actuelle, ne peut être que de petite importance.



Figure 4 Le chemin de ronde. (H. ROUSSEAU, phot. à Vernon.)

Dans le système défensif créé en 1841, la forteresse du Mont-Valérien avait pour but d'éloigner la ligne d'investissement de l'enceinte, de commander la presqu'île de Gennevilliers et de battre la route de Cherbourg, les pentes de Sèvres et de Saint-Cloud ainsi que les hauteurs de Montretout.

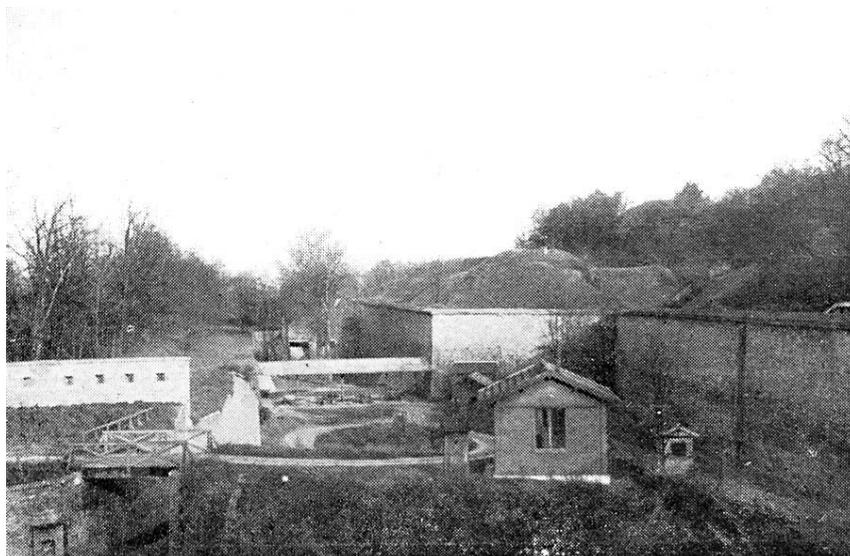


Figure 5 Le tir au canon. (Collection OUDOT.)

Il y a quelques années à peine, on attribuait à la forteresse du Mont-Valérien un rôle autre que celui qui lui serait dévolu aujourd'hui: il est probable que les batteries de pièces à longues portées ne seraient plus installées dans le fort même, mais en rase campagne ou dans ses abords immédiats.

Quoi qu'il en soit, dans les conditions actuelles, la forteresse du Mont-Valérien, qui est située dans l'intervalle compris entre les deux régions du Sud-Ouest et du Nord, pourrait,

par les batteries qu'on pourrait y installer, battre les passages de la Seine, entre Bougival et Houilles, ainsi que la presqu'île du Vésinet. En outre, en supposant que l'ennemi vienne à s'emparer des hauteurs de Saint-Cloud et de Bougival, elle aurait une action directe sur les batteries que l'ennemi pourrait construire pour bombarder la capitale.



Figure 6 Le Stand. (Collection OUDOT.)

Enfin, en ce qui concerne une attaque par surprise de la forteresse, elle n'est pas à envisager, car sa situation particulière la rend tout à fait improbable.

Disons pour terminer que, malgré que la forteresse du Mont-Valérien n'ait plus une bien grande importance au point de vue stratégique, elle conservera, sans doute, longtemps encore son caractère de forteresse en raison de son voisinage de Paris.

SOUS LA SECONDE RÉPUBLIQUE

Au moment, de la Révolution de 1848, les troupes régulières qui occupaient le fort avaient été mandées à Paris, pour soutenir le Gouvernement, en fort mauvaise posture. A ce moment-là, quelques hommes de la garde nationale de Suresnes étaient allés occuper le Mont-Valérien. Le 25 février, un rassemblement de révolutionnaires s'était formé sur la place de Puteaux. Dans cette réunion tumultueuse, les uns parlèrent d'aller à Suresnes brûler le château de Salomon de Rothschild, d'autres d'aller enlever au Mont-Valérien des armes et des munitions. Plusieurs officiers de la garde nationale, dans l'espoir de contenir cette foule, se mirent à la tête du rassemblement.

Après avoir fait promettre obéissance et respect au plus grand nombre, ils les dirigèrent vers le fort.

Au moment où l'attroupement passait devant la grille du château, une certaine agitation se fit remarquer dans les rangs: certains criaient: « Nous allons au fort chercher des armes, et en revenant nous briserons tout. » Cependant, ils continuèrent leur marche et arrivèrent au fort. Lorsque la distribution des armes et des munitions fut terminée, les officiers de la garde nationale reprirent avec leur troupe le chemin de Puteaux. En passant le long des murs du parc du château, un certain nombre d'individus qui étaient à la gauche de la colonne se débandèrent, et la mise à sac de la propriété de Rothschild commença. Lorsque la dévastation fut accomplie, des tentatives d'incendie commencèrent à se manifester. Vers les six heures du soir, une vive lueur apparut à une fenêtre du premier étage. Au bout d'une

heure, cette magnifique habitation devenait la proie des flammes.

De cette propriété il n'existe plus aujourd'hui que les écuries situées au n° 8 bis de la rue Édouard Nieuport.

Le préjudice causé à M. de Rothschild fut évalué à 1.500.000 francs environ.

A la suite de ces faits, vingt-deux habitants de Suresnes ou de Puteaux comparurent devant la cour d'assises de la Seine, qui les condamna tous à des peines très sévères.

Le château n'a pas été relevé.

Les troupes régulières rentrèrent au fort le 10 mai.

Nous avons pu trouver aux Archives de la ville de Suresnes le compte rendu d'une délibération du Conseil municipal par laquelle la ville réclame à l'État les secours nécessaires à la commune pour la libérer des frais et dépenses occasionnés par l'occupation de la forteresse du Mont-Valérien par trente gardes nationaux qu'elle avait dû nourrir et entretenir du 24 février au 10 mai.

C'est le seul document officiel que nous avons pu trouver dans nos recherches se rapportant au rôle joué par le Mont-Valérien pendant cette période de troubles.

AU COUP D'ÉTAT DU 2 DÉCEMBRE

Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, sur les 230 représentants retenus prisonniers à la caserne du Quai d'Orsay, cinquante-trois furent envoyés au Mont-Valérien. Parmi ces cinquante-trois nous avons pu retrouver les noms de: Benoist d'Azy, Falloux, Piscatory, Vatimesnil, Eugène Sue, Esquiros, Gustave de Beaumont, général Oudinot, Taminer, de Luynes, Antony Thouret, Lauriston, Pascal Duprat Chanay, Fayolle, Paulin, Durrieu, Lagarde, Feillard, Latirisse et Thuriot de la Rosière.

Victor Hugo, dans son *Histoire d'un crime*, raconte comme il suit cet épisode du coup d'État du 2 décembre:

« A leur arrivée au Mont-Valérien, le commandant d'armes se présenta sous la voûte du fort pour recevoir les représentants prisonniers. On les conduisit dans une chambre de troupe, où ils passèrent la première nuit. »

« Le lendemain matin, le bruit se répandit parmi eux qu'un tri allait être fait dans les cinquante-trois. Peu après, le bruit se confirma. M. de Luynes, mieux renseigné que ses collègues, fit part à ces derniers de ce qui se préparait et les prévint qu'on allait venir leur demander leurs noms afin de séparer les brebis blanches des boucs écarlates. Un murmure qui parut unanime s'éleva. »

« — Non! non! ne nommons personne! Ne nous « laissons pas trier ! » s'écria M. Gustave de Beaumont. »

M. de Vatimesnil ajouta: « Nous sommes entrés ici tous ensemble: nous devons en sortir tous ensemble. »

Quelques instants après, le commissaire du fort se présenta, et en termes polis, mais qui sentaient l'injonction, invita les représentants du peuple à déclarer chacun leurs noms, afin qu'on pût assigner à tous des destinations définitives.

Un cri d'indignation lui répondit:

« — Personne! Personne ne se nommera », dit le général Oudinot.

Gustave de Beaumont ajouta:

« Nous avons tous le même nom: Représentants du Peuple. »

Le Commissaire salua et sortit.

Au bout de deux heures, il revint. Il était assisté cette fois du chef des huissiers de l'Assemblée, un appelé Duponceau, espèce de bonhomme rogue à figure rouée et à cheveux blancs qui, dans les grands jours, se prélassait au pied de la tribune avec un collet argenté, une chaîne sur l'estomac et une épée entre les jambes.

Le Commissaire dit à Duponceau:

« — Faites votre devoir. »

Ce que le Commissaire entendait et ce que Duponceau comprenait par ce mot devoir, c'était que l'huissier dénonçât les législateurs. Quelque chose de pareil au valet qui trahit ses maîtres.

Cela se fit ainsi.

Ce Duponceau osa regarder en face les représentants les uns après les autres, et il les nommait au fur et à mesure à un homme de police qui prenait note.

Le troupeau compté, le classement fait, il se trouva treize boucs, dix représentants de la gauche et trois membres de la droite...

On les enferma séparément et l'on mit en liberté, les uns après les autres, les quarante qui restaient.

Peu après, deux prisonniers de plus, Rigal et Belle, tous deux de la gauche, furent également écroués au Mont-Valérien. Le séjour au fort du Mont-Valérien des prisonniers de l'empire fut de courte durée; il y fut aussi, de l'avis de certains d'entre eux, gai et cordial.

Nous arrêtons là l'histoire du Mont-Valérien pendant cette période troublée, en raison du manque de renseignements précis.

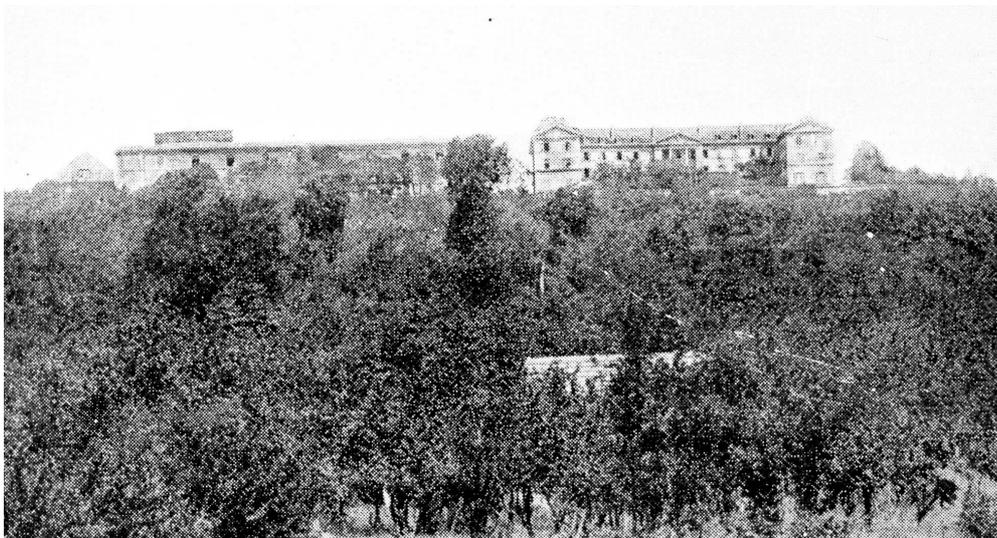


Figure 7 Le Mont-Valérien du côté de Buzenval. (Collection OUDOT.)

LE MONT-VALÉRIEN PENDANT LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE (JUILLET 1870, JANVIER 1871)

ARMEMENT

Au moment de la déclaration de guerre (15 juillet 1870), le Mont-Valérien possédait un armement de sûreté restreint, dit armement de circonstance, lequel n'était même pas complètement terminé: quatre pièces des saillants, pour lesquelles le génie n'avait pas encore préparé les emplacements, restaient à mettre en place.

Cet armement de sûreté restreint ne comprenait guère qu'une vingtaine de pièces à âme lisse et portant tout au plus à une distance de 800 mètres.

Bien qu'on fût loin de prévoir ce que l'avenir réservait au pays, il devenait nécessaire non seulement de terminer l'armement de circonstance, mais encore de mettre en batterie tout l'armement de sûreté.

Dès le 17 juillet, la batterie du 111^{ème} régiment d'artillerie, qui, avec la compagnie du 4^{ème} voltigeurs, formait la garnison du Mont-Valérien, fut rappelée à Vincennes. La garnison de la Place ainsi réduite ne put fournir le nombre de travailleurs nécessaires pour la construction et l'aménagement des batteries; d'un autre côté, le mouvement des armes occasionné par l'armement des gardes nationales et des troupes, les mouvements de matériel et d'approvisionnements à expédier ou à recevoir demandaient l'emploi, chaque jour plus grand, d'un nombre de bras bien supérieur à celui dont on pourrait disposer. Le commandant d'artillerie dut faire appel à la main d'œuvre civile, tant pour les travaux de l'armement de sûreté que pour ceux de la direction.

Dès le 28 juillet, les travaux de l'armement de sûreté furent entrepris, ils furent à peu près

terminés le 10 août. Cet armement comprenait 48 bouches à feu de divers calibres.

A ce moment, les circonstances de guerre prenant un caractère plus menaçant pour la sécurité de Paris, il fut décidé que tout l'armement de défense serait installé sur les remparts; le service des Ponts et Chaussées vint prêter son concours pour ce grand travail que l'artillerie, réduite à ses propres ressources, n'eût pu exécuter en temps opportun.

L'armement de défense réglementaire se composait de 99 bouches à feu.

Le Mont-Valérien possédait, en plus de son armement réglementaire, une pièce de 24 R, venue de l'École de Saint-Cyr, 6 canons-obusiers de 12, provenant de 2 batteries de réserve existant antérieurement au fort. Ces bouches à feu avaient été conservées dans la prévision de l'armement à effectuer de deux ouvrages en construction aux abords immédiats du fort.

En outre, le Mont-Valérien avait reçu, du 15 au 23 août, 10 canons de 16 cm de la marine. Ces pièces étaient destinées à armer le plateau pour battre de là tous les points éloignés.

Le 19 septembre, jour où pour la première fois le canon ennemi se fit entendre du côté de Meudon, et où l'état de siège fut déclaré, tout l'armement de défense du fort était en batterie.

L'armement du fort fut encore postérieurement augmenté de 2 canons de 19 cm et d'un canon de 24 cm de la marine. Ces canons étaient destinés à battre tous les points éloignés depuis Bezons jusqu'à Bougival et Louveciennes.

Afin de tirer des pièces de la marine tout le parti qu'on en pouvait attendre, surtout dans les conditions particulières où se trouvait le fort, appelé à tirer de presque tous les côtés et à changer fréquemment le but de son tir, il était nécessaire de pouvoir les transporter, facilement et rapidement, d'un point à un autre du plateau; on construisit un chemin de fer circulaire sur le pourtour du plateau, avec voies rayonnantes vers le centre. Au moyen de ce chemin de fer, une grue roulante enlevait une pièce de 16 cm avec son affût et la déposait en un autre point sur une des plates-formes préparées à l'avance. Ce chemin de fer avait 1.250 mètres de développement et était presque partout en voie de passage à niveau.

Comme accroissement de son armement, le Mont-Valérien reçut, le 17 décembre, 6 pièces de 7, se chargeant par la culasse.



Figure 8 La batterie de Breteuil dans le parc de Saint-Cloud.

BATTERIES ANNEXES

Dès le 10 août, le service du génie commença la construction de la batterie de la Lunette du Moulin d'Hérode, laquelle fut terminée le 6 septembre. Une autre batterie, celle de la Flèche des Landes, commencée le 8 septembre, fut terminée le 15 du même mois. Elles furent armées immédiatement. Trois autres ouvrages: la redoute des Gibets, la batterie de la Maison-Brûlée, la batterie de la Briqueterie, furent également construits et armés peu de temps après. Au total, le Mont-Valérien comptait cinq batteries annexes, lesquelles jouèrent chacune un rôle important dans la suite des événements.

MUNITIONS — APPROVISIONNEMENTS

Le 10 août 1870, alors que la marche de l'ennemi sur Paris parut certaine, le Mont-Valérien était loin de posséder l'approvisionnement nécessaire. Les affûts de rechange manquaient en majeure partie, les projectiles pour canon lisse existaient en excédent, mais les munitions pour canons rayés faisaient défaut en proportion notable, surtout pour le canon de 24 cm, le meilleur de tous ceux composant l'armement du fort, lequel était sans munitions ou presque; quant aux objets d'approvisionnement général, ils manquaient totalement.

Le 21 août, le commandant de l'artillerie organisa un commencement de fabrication de munitions. Il installa un atelier de 4 hommes d'infanterie, sous la direction d'un ancien chef artificier retraité que la maison Ruggiéri lui fournit, et qui s'enrôla depuis pour la durée de la guerre.

Le 24, un détachement de 25 artificiers fut mis à la disposition du commandant de l'artillerie, dès lors la confection des munitions marcha avec rapidité et des obus furent chargés pour tous les calibres.

Enfin, le 19 septembre, l'approvisionnement de toute nature était à peu près complet; l'approvisionnement en cartouches d'infanterie était de 1.400.000, et nous verrons plus tard qu'un grand nombre de ces cartouches furent détruites par les Prussiens.

LA GARNISON

Au moment de la déclaration de la guerre, le personnel des troupes d'artillerie du Mont-Valérien se composait de la 13^{ème} batterie du 11^{ème} régiment, employée par le commandant De Reffye à la fabrication des cartouches du canon à balles, et, pour le service de la direction, 12 canonniers, 2 ouvriers d'artillerie et 4 attelages.

La garnison d'infanterie fut alors réduite à une faible compagnie de dépôt du 4^{ème} régiment des voltigeurs de la garde, laquelle, à son tour, quitta bientôt le fort pour aller concourir avec les dépôts des corps d'infanterie de la garde à la formation du 28^{ème} régiment de marche.

A la même époque que ces départs, de nouvelles troupes arrivèrent au Mont-Valérien, portant ainsi l'effectif de la garnison à un chiffre considérable.

Le 1^{er} août, arrivèrent au Mont-Valérien, venant de Versailles, les cadres de 3 batteries d'artillerie, lesquelles batteries devaient former un groupe placé sous les ordres du commandant d'Amonville. Cet officier supérieur comptait sur quelques jours de répit, pour, avant l'arrivée des hommes, procéder à un commencement d'organisation au fort, mais quelle ne fut pas sa déception quand, le lendemain, on lui annonça l'arrivée de ses hommes pour le jour même! Ces recrues provenaient du contingent fourni par les trois cantons de Versailles, et devaient servir à la formation des trois batteries d'artillerie, dont il vient d'être parlé, lesquelles devaient prendre la dénomination de batteries d'artillerie des mobiles de Seine et Oise. Rien n'ayant été préparé d'avance pour recevoir les nouveaux incorporés, la tâche était difficile pour tous les gradés; on ne trouvait rien de ce qui était indispensable à la formation et aux besoins de ces nouvelles unités, les armes, les vêtements, les équipements et les vivres faisaient défaut. Une seule chose qu'on pût donner immédiatement, c'était la literie. Des corvées furent commandées pour meubler les chambres des sous-officiers et celles des hommes. Les vivres surtout manquaient; le premier jour, les hommes s'adressèrent aux cantiniers, mais ceux-ci, pris également au dépourvu, furent tôt à bout de ressources; beaucoup de mobiles durent se coucher sans manger. Cette incurie produisit un effet moral déplorable sur les hommes; aussi le soir, après l'extinction des feux, un tapage épouvantable commença à se faire entendre dans les chambres. Les hommes commencèrent à tout bouleverser; l'insoumission était apparente, on accusait les chefs de cette incurie, et pourtant il n'y avait pas de leur faute. Un désordre épouvantable régna toute la nuit, et les sous-officiers durent s'employer à en atténuer la violence. Le lendemain, ces scènes de désordre continuèrent, et même à un moment donné une sorte de révolte éclata parmi les nouveaux arrivés: ceux-ci se dirigèrent en masse vers la porte du fort, et si ce n'eût été que les voltigeurs faisaient bonne garde, beaucoup des incorporés de la veille eussent quitté le fort le lendemain. On dut consigner le quartier.

« Après les scènes de la nuit qui avaient suffisamment fait connaître la disposition d'esprit des moblots », écrit un témoin oculaire¹ il est certain que la mesure prescrivant la consigne du quartier, en leur enlevant, provisoirement, tout moyen de prendre la clef des champs, évita à bien des hommes tous les inconvénients qu'aurait eus pour eux une escapade trop prolongée; mais elle provoqua immédiatement une véritable exaspération.

Il faut reconnaître que la consigne réduisait un grand nombre de ces pauvres garçons à une situation précaire. En se mettant en route, ils avaient cru que les choses se passeraient comme ils les avaient vues se passer tous les ans à Versailles, lors de l'incorporation des recrues; ils avaient compté être, dès leur arrivée, habillés des pieds à la tête, et recevoir la ration de vivres de l'ordinaire; ils avaient, en outre, espéré que quelques heures de liberté leur permettraient de revenir bientôt faire une apparition chez eux. Ils étaient donc partis, presque sans argent, avec des vêtements d'été en mauvais état, bons à être jetés dans quelque coin du magasin d'habillement, et des chaussures à l'avenant. Or, le matin, ils avaient grelotté à l'appel, sous leurs légères pelures: l'expérience de la veille leur avait appris qu'ils ne pouvaient compter, jusqu'à nouvel ordre, que sur leurs propres ressources; et voilà que la consigne leur barrait la route, au moment où ils croyaient pouvoir aller se ravitailler dans leurs foyers. A leurs plaintes se mêlaient les criailleries, moins justifiées, de ceux qu'attiraient les cafés et les cabarets de Suresnes; les voltigeurs avaient fort à faire pour empêcher la troupe turbulente de franchir la porte.

De l'autre côté du pont-levis, se groupaient peu à peu les nouveaux arrivants. Les mécontents leur criaient de ne pas entrer, qu'on mourait de faim dans le fort, qu'on n'avait pas de quoi les habiller, qu'ils avaient de la chance d'être encore dehors. Ainsi accueillis, les futurs moblots rebroussaient chemin, ils se répandaient dans les guinguettes de Suresnes répétant et amplifiant jusqu'à Versailles, et nos familles nous crurent, pendant quelques jours, mourant de faim et de froid.

Cependant on commençait à se débrouiller; grâce aux boulangers et aux bouchers de Suresnes, les capitaines purent assurer, à peu près, la subsistance de leurs hommes, qui prirent les premiers repas de l'ordinaire avec tout le confortable que permettait l'absence de gamelles et de cuillers.

Mais il fallut plus de quinze jours pour que l'organisation fût à peu près régulière. Les efforts du commandant d'Amonville se heurtaient à une inconcevable force d'inertie, à un épouvantable désordre. Les demandes réitérées d'armes et de vêtements restaient sans résultat, et cependant, à cette époque, ni armes ni vêtements ne manquaient autour de nous: les effets d'uniforme pour l'artillerie de la garde mobile existaient en magasin, et l'arsenal du Mont-Valérien était en état de nous armer. Nous étions au début de la guerre, nul revers n'avait encore changé le désordre en débâcle; nous étions près de Paris, centre immense de ressources; nous étions relativement peu nombreux, à peine quatre cents hommes.

Si nous insistons sur ces premiers jours, c'est qu'ils laissèrent dans l'esprit des hommes un souvenir qui ne s'effaça pas de toute la campagne. Les moblots revinrent souvent sur les incidents qui marquèrent le désarroi des débuts de la formation, et comme ils ne surent jamais en faire remonter la responsabilité assez haut, la discipline eut à en souffrir plus d'une fois.»

A la fin du mois d'août, il y avait au fort cinq compagnies de dépôt des 3^{ème}, 22^{ème}, 42^{ème},

¹ *Six mois au Mont-Valérien*, Georges Moussoir

52^{ème} et 89^{ème} régiments d'infanterie de ligne, qui, groupées plus tard, par décret du 19 octobre 1870, pour former le 3^{ème} bataillon du 39^{ème} régiment de marche, contribuèrent par la suite à la formation du 139^{ème} régiment de ligne. Ce bataillon était composé de vieux garçons rappelés à l'activité par la loi du 10 août 1870, et d'un certain nombre d'hommes échappés de Sedan. Plus tard, vers la fin de l'année, quelques jeunes détenus de la Roquette, admis à l'honneur de servir leur patrie, vinrent grossir les rangs de ce bataillon. Mais leur mauvais instinct reprenant le dessus, dès qu'ils furent en liberté, ils ne surent reconnaître l'honneur qui leur était fait et ne tardèrent pas à se montrer dignes de la maison d'où on avait eu le tort de les faire sortir.

Le 8 septembre, les 2^{ème} et 3^{ème} bataillons du 1^{er} régiment des mobiles de la Seine arrivèrent au fort. Ils venaient du camp de Saint-Maur. Après s'être installés sur le plateau et dans les fossés, sous de grandes tentes couvertes d'inscriptions et de dessins que seul l'esprit du gavroche parisien peut enfanter, un certain nombre d'entre eux (3 sous-officiers, 4 caporaux et 175 hommes) furent affectés comme canonniers auxiliaires.

Ces détestables soldats, peu jaloux de mériter leur dénomination, rebelles à toutes règles comme à tout travail, échappaient constamment et disparaissaient sans qu'on pût savoir comment, malgré la consigne qui fermait la porte du fort. Des centaines d'hommes manquaient aux appels. On finit par découvrir qu'ils sortaient du fort en se laissant glisser le long d'un conduit d'écoulement des eaux.

Quelques-uns de ces fuyitifs allaient, la nuit, cambrioler les maisons voisines de la place, que leurs habitants avaient abandonnées. Un ordre du jour du 17 septembre du colonel Porion, retrouvé dans les archives de la place du Mont-Valérien, flétrit comme suit les actes peu recommandables de ces gredins:

« Le gouverneur de Paris, disait l'ordre, a chargé le commandant supérieur de faire savoir aux deux bataillons de la garde mobile, stationnés au fort, qu'il a confiance dans les promesses qu'il a reçues au camp de Saint-Maur, et qu'il attend d'eux discipline, obéissance et conduite régulière. Il signale à leur attention l'oubli de ces règles, commis par quelques uns, heureusement en très petit nombre. La dévastation des maisons voisines du fort que nous devons protéger est une monstruosité qui doit être signalée à l'indignation générale. Personne ne voudra accepter la solidarité de faits semblables, et chacun se considérera comme ayant le devoir d'en prévenir le retour.

Le gouverneur a ajouté que la bonne défense de cette forteresse dépendait surtout de la manière dont les artilleurs feraient leur devoir. Il s'adresse donc, tout particulièrement, à la bonne volonté des auxiliaires, dont le concours est si nécessaire, en ce moment. Il attend d'eux qu'ils ne manquent pas une seule fois volontairement aux exercices indispensables à leur instruction, et il compte sur leur intelligence et leur docilité pour suppléer au petit nombre des instructeurs. »

Ces bonnes paroles, pas plus que les observations sérieuses du colonel Porion, flétrissant des actes honteux, ne furent entendues par les mobiles de la Seine. Pendant le siège, ces mobiles parisiens firent bien preuve de courage au feu, mais ils se signalèrent surtout par leur instinct pillard et leur indiscipline. On dut leur faire quitter le fort le 19 septembre, on les envoya à Saint-Denis, sous les ordres du général De Bellemare. Quelques jours après leur départ, on s'aperçut que, par leur incurie et leur malpropreté, ils avaient empoisonné une des citernes du fort.

Le 9 septembre, les 1^{ère} et 2^{ème} batteries de la garde nationale mobile de Seine et Oise quittèrent le fort pour rentrer dans Paris.

Le 13, arriva au Mont-Valérien un détachement de 47 canonnières de la mobile du Rhône, ainsi qu'un détachement de 20 canonnières marines commandés par M. Nabona, lieutenant de vaisseau.

Deux bataillons des mobiles de la Loire Inférieure, les 2^{ème} et 3^{ème} du 28^{ème} régiment, et plus tard, le 1^{er} bataillon de ce régiment, commandé par le lieutenant-colonel Bachet, remplacèrent au Mont-Valérien les mobiles de la Seine.

« Moins dégourdis que les moblots parisiens appelés plus récemment sous les drapeaux, les moblots bretons rachetaient amplement ces causes d'infériorité par d'excellentes qualités, l'esprit de corps, le respect de leurs officiers, la soumission à la discipline, la persévérance dans l'effort demandé à leur bonne volonté. Nous n'eûmes qu'à nous louer des auxiliaires fournis à notre batterie par le 28^{ème} mobiles; si, en leur qualité de Bretons, ils avaient la tête un peu dure, en revanche, nous rencontrâmes chez eux une docilité et une exactitude qui facilitèrent leur instruction et, plus tard, une solidité et un dévouement qui ne se démentirent pas dans les moments les plus durs de notre service².

En résumé, au mois de novembre 1870, le personnel composant la garnison du Mont-Valérien était le suivant:

Commandant supérieur de la forteresse:	Colonel PORION. Jusqu'au 27 septembre. Général NOEL. A partir du 27 septembre.
Commandant de la Place:	Commandant DE LOCHNER
Commandant supérieur de l'artillerie du fort, du Moulin d'Hérode, des ouvrages de Montretout et de Gennevilliers.	Colonel d'artillerie DUSAERT.

² Georges MOUSSOIR; Six mois au Mont-Valérien, 1870-1871.

Artillerie:

3 batteries groupées sous le commandement du chef d'escadron DELEVAL.

1^{ère} batterie *bis* du 11^{ème} régiment, complétée par des auxiliaires d'infanterie (capitaine MILLESCAMPS). Cette batterie pouvait atteler une section de 4 pour les sorties. 3^{ème} batterie de la mobile de Seine-et-Oise, complétée par des auxiliaires d'infanterie (capitaine COLOUCHEL). A partir du 15 septembre, une 3^{ème} batterie d'artillerie, placée sous le commandement du lieutenant de vaisseau NABONA, fut constituée au moyen de 25 canonniers de la mobile du Rhône, 25 hommes d'artillerie de marine et un certain nombre d'auxiliaires d'infanterie.

Infanterie de ligne:

Cinq compagnies.

Mobiles de la Loire Inférieure, lieutenant-colonel BACHET.

1^{er} bataillon du 28^{ème} régiment:

Commandant

2^{ème} bataillon du 28^{ème} régiment:

Commandant DE PELLAN.

3^{ème} bataillon du 28^{ème} régiment:

Commandant DE LAREINTY.

Génie:

Une compagnie.

Services divers.

Un détachement d'ouvriers d'administration, d'infirmiers, quelques gendarmes pour le service d'escorte et d'estafettes.

Telle est, autant qu'il a été possible de la reconstituer, la composition des troupes (au total 3.894 hommes) qui ont occupé le fort pendant la période active dont nous allons nous occuper.

LA MISE EN ÉTAT DE DÉFENSE

Aux premiers jours de septembre, les travaux pour la mise en état de défense du fort du Mont-Valérien étaient loin d'être terminés. Seul l'ouvrage avancé dit « *La Lunette du Moulin d'Hérode* » venait d'être achevé; un autre, celui dit « *La Flèche des Landes* », était à peine commencé. Il était temps de se mettre résolument au travail, un ordre de la Place en date du 12 septembre prescrivait ce qui suit:

«Messieurs les capitaines commandant la 1^{ère} batterie du 11^{ème} régiment d'artillerie et la 3^{ème} batterie de la garde mobile, ayant leur personnel complet par l'adjonction d'auxiliaires permanents de l'infanterie de ligne et de la garde mobile, seront chargés, chacun dans ce qui le concerne et sous la direction supérieure de M. le chef d'escadron commandant

l'artillerie de la Place, de toutes les instructions spéciales et de tous les travaux concernant la partie de la défense qui leur est dévolue.

De son côté, le génie, au moyen de 200 manœuvres et de quelques ouvriers d'art, fournis par les troupes d'infanterie et de la mobile, eurent tôt fait de débarrasser les alentours du fort de tous les obstacles qui pourraient nuire à sa défense.

Il n'est pas besoin de dire combien cette besogne de terrassiers et de charpentiers était nouvelle pour beaucoup d'entre nous³. Avec de la bonne volonté, et sous une direction intelligente, nous nous en tirâmes à notre honneur. Dans la journée du 18 septembre, on fit sauter le château des Landes, construit au pied du Mont-Valérien, et dont l'emplacement se trouvait englobé dans la défense du fort. A la batterie de la retraite, nous abandonnâmes, pendant quelques instants, nos travaux sur le front 1-2, du côté de Montretout; toutes les fenêtres des casernes et pavillons de ce côté furent ouvertes; puis on fit jouer les mines chargées de dynamite, nous entendîmes un bruit sourd, les bâtiments parurent se gonfler pendant quelques secondes et s'affaissèrent avec fracas, au milieu d'un épais nuage de poussière. Avec les débris de toitures, de ferrures et de menuiserie ramassés dans les décombres, nous complétâmes les gourbis que nous avons construits pour les officiers commandant les postes d'artillerie de nos bastions. Les dernières journées de septembre furent employées utilement, toutes les plates-formes furent établies, les embrasures et les épaulements garnis de leurs revêtements de clayonnages et de fascines: le mois d'octobre nous trouva prêts. »

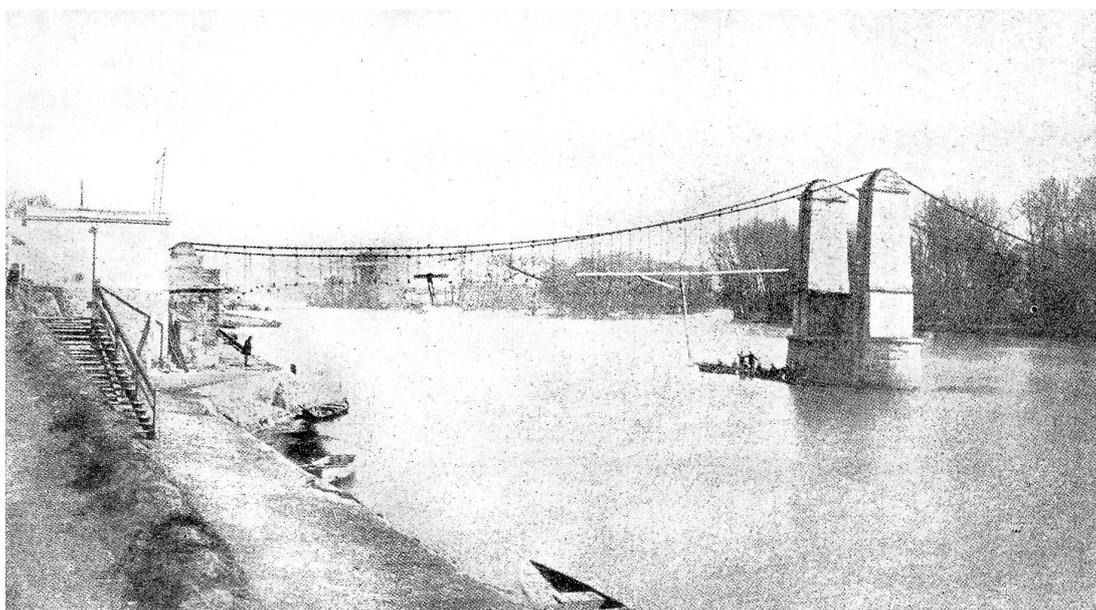


Figure 9 Pont suspendu de Suresnes détruit au moment de la marche de l'armée allemande sur Paris.

Autour du fort, les préparatifs de défense étaient poussés le plus possible, on travaillait sans relâche à renforcer les ouvrages de fortification. De longues files de terrassiers travaillaient à la construction des batteries annexes et on établissait des plates-formes, on garnissait les épaulements de clayonnages et de fascines. Le génie faisait disparaître les arbres, les villas, chalets et masures qui se trouvaient dans la zone militaire et qui auraient pu gêner le tir de nos canons ou faciliter à l'ennemi l'approche du fort.

³ L'auteur de ces lignes, M. Georges Moussoir, était maréchal des logis à la 5^{ème} batterie de la garde mobile.

Au Mont-Valérien, on travaillait avec une grande activité à la construction de traverses et à la mise en batterie des pièces nouvellement arrivées.

Un service de guetteurs de jour et de nuit, dirigé par le lieutenant de vaisseau Nabona, était installé sur les terrasses du fort.

Le service de garde se faisait par 24 heures. De nombreux postes étaient installés dans des tentes sur le terre-plein des bastions. Plus tard, le commandant de l'artillerie fit construire, pour chaque poste, par le génie volontaire, des baraques recouvertes en papier goudronné et munies de poêles.

« A Suresnes⁴, écrit M. le Dr Gillard, le pont suspendu qui avait vu passer, durant les beaux jours de l'Empire, une quantité considérable de Parisiens allant ou revenant, soit des grandes revues, soit des courses de Longchamps, avait été brûlé au début de l'investissement; on avait entassé sur ce malheureux pont, dont le tablier était en bois, les tables et les chaises des restaurants du quai; un beau matin, on aperçut, venant de Saint-Cloud, quelques cavaliers. Aussitôt, le cri « les uhlands! les uhlands! » se fit entendre, et le feu fut mis immédiatement au tas, qui brûla incontinent ainsi que le tablier du pont. »

« Nous devons dire en passant que, pendant tout le siège, nous n'avons vu que quelques Prussiens qui se laissaient prendre par les patrouilles. »

« A l'armistice, après avoir pris possession du Mont-Valérien, les Prussiens établirent un pont de bateaux qui leur permit de circuler dans le Bois de Boulogne et d'aller contempler ce Paris tant convoité. »

L'ENNEMI APPROCHE

Le 16 septembre, un ordre de la Place avait annoncé en ces termes l'approche de l'ennemi:

« Un avis donné par le Gouvernement de Paris prévient que, hier soir, des maraudeurs ont été sabrés aux environs de Charenton; l'ennemi était donc en vue. Les corvées qui sortiront du fort, pour aller aux vivres, seront armées, les hommes porteurs de leurs gibernes avec deux paquets de cartouches, on ne s'engagera dans les rues du village qu'en prenant toutes les précautions nécessaires. »

Le lendemain 17 septembre, les troupes françaises quittèrent Versailles, l'ennemi était proche, il était signalé à Jouy-en-Josas. Le 18, des parlementaires prussiens entrèrent dans Versailles, qui fut occupé par l'armée allemande après le combat de Châtillon.

L'ordre de la Place du 18 septembre faisait aux troupes des recommandations, il était ainsi conçu:

« Le Commandant supérieur a reçu ce matin, à 6 heures 40 minutes, du Gouverneur de Paris, la dépêche suivante: « Tout le monde à son poste et à son devoir, ménagez vos munitions et tirez, avec soin, soyez vigilants, étudiez le mouvement des troupes sur le terrain et ne confondez pas les nôtres avec celles de l'ennemi; donnez des nouvelles fréquentes. »

⁴ Notes de M. le Dr Gillard.

Le 19, le canon ennemi se fit entendre pour la première fois du côté de Versailles. Paris était à peu près cerné. L'ennemi était près du fort.

Le 22, un ordre de la Place invitait en ces termes la garnison du fort à se montrer prudente: « Un grand nombre d'hommes vont se promener dans les champs, ils sont bien prévenus que le fort est entouré d'ennemis: les villages voisins de Rueil et de Nanterre sont occupés. Ils s'exposent donc, et par leur absence, ils peuvent compromettre la défense du fort. »

Sur la Seine, les chaloupes-canonnières manœuvraient auprès du pont de Suresnes. Le Bois de Boulogne, le barrage de Suresnes, Puteaux et Courbevoie étaient occupés par les troupes du général Ducrot. Il fallait éviter les confusions que pourraient faire naître les uniformes nouveaux de certains de ces corps de troupes nouvellement créés. Un ordre de la Place donna, le 23 septembre, au commandant du Mont-Valérien l'avis suivant: « Les cavaliers éclaireurs volontaires de la Seine passeront sous le fort pour faire des reconnaissances aujourd'hui. On fera le possible pour éviter les méprises: képis rouges écarlates, habillements bleus avec bandes rouges. »

Des terrasses du fort, on voyait de longues files de voitures, de toutes sortes, se diriger vers Paris, amenant les habitants de Suresnes, Saint-Cloud, Rueil, Nanterre, ainsi que leur mobilier et des provisions. On savait l'ennemi dans les environs, les moins courageux couraient chercher un asile plus sûr dans Paris.

L'ennemi, jusqu'à ce jour, n'avait pas encore inquiété le Mont-Valérien, mais le moment était proche où ce dernier allait faire entendre son premier coup de canon.

PREMIERS COUPS DE CANON

Le 22 septembre, pour la première fois le canon du Mont-Valérien se fait entendre. Deux coups sont tirés sur des rassemblements prussiens à Chatou, par la 3^{ème} batterie de la garde mobile.

Le 24 septembre, un obus éclate au milieu de l'état-major ennemi à la crête des Quatre-Vents. Le 3 octobre, 3 obus tirés sur un régiment de cavalerie en marche sur la route de Montesson le font disparaître au galop.

Le 5 octobre, a lieu pour la première fois un feu un peu vif, destiné à entraver les premiers travaux d'investissement de l'ennemi et à gêner ses nombreux mouvements de troupes. Deux cent vingt-cinq obus sont tirés sur toutes les crêtes depuis Montretout jusqu'à Buzenval, sur le parc de Saint-Cloud et sur Garches. Jusqu'au 5 octobre, des coups de canon sont tirés sur Carrières-Saint-Denis, Houilles, Bezons, la Malmaison.

A partir du 6 octobre, le feu du Mont-Valérien devient assez nourri. Il a lieu de nuit comme de jour à partir du 8 octobre.

LES CHERCHEURS DE POMMES DE TERRE

Le 28 septembre, est organisé un service de corvée dans le but de procurer à la garnison du Mont-Valérien les légumes nécessaires et qu'on pouvait trouver, aux environs du fort, dans la campagne abandonnée par la population civile.

Chaque compagnie ou batterie fournissait quatre ou cinq hommes et un caporal ou brigadier. Ces hommes étaient en armes et emportaient quelques cartouches, ils étaient, en outre, munis d'un sac. Un officier d'infanterie et un officier de la mobile avaient le commandement de ces corvées, lesquelles étaient protégées par une compagnie d'infanterie en armes et par l'artillerie du fort, qui avait pour consigne, durant l'opération, de se tenir prête à intervenir en cas d'attaque de l'ennemi. Ces corvées avaient lieu à peu près tous les jours, elles procuraient aux hommes de la garnison l'occasion, très recherchée, de sortir du fort, aussi ne manquaient-elles pas de volontaires.

De retour au fort, les légumes récoltés étaient répartis entre les corps de troupes de la garnison. En même temps, des corvées du même genre étaient aussi organisées pour procurer aux troupes du fort du matériel de couchage et des armes. C'est ainsi que, la garnison du fort manquant de paille de couchage, le commandant fait organiser, le 2 octobre, une corvée chargée d'aller à la ferme de la Pouilleuse chercher une partie des approvisionnements de paille qu'on y avait abandonnée. Une section des francs-tireurs du 28^{ème} mobiles a pour mission de protéger l'opération. L'artillerie du bastion 2 doit se tenir prête à intervenir en cas de besoin.

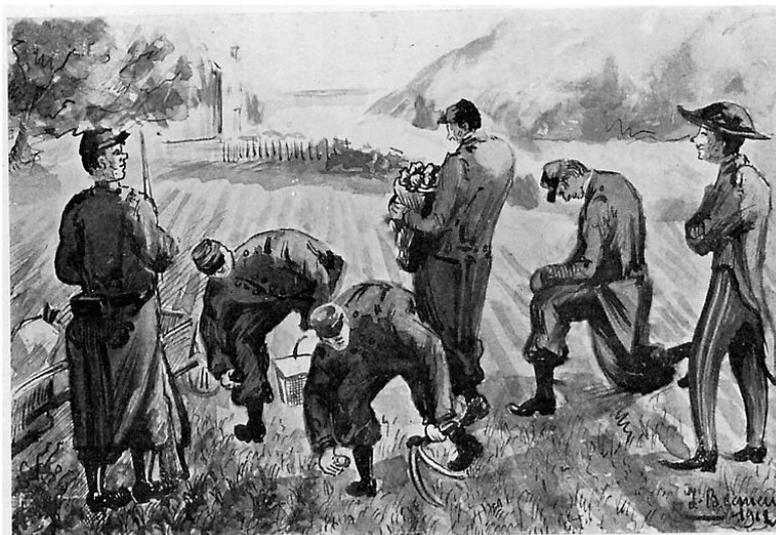


Figure 10 La maraude, les chercheurs de pommes de terre.

«Le 1er octobre, écrit le capitaine d'état-major allemand Stieler von Heydekampf, on aperçut pour la première fois les chercheurs de pommes de terre (Kartoffelsucher), comme on les appela. Plusieurs centaines d'hommes quittèrent le Mont-Valérien, protégés par une ligne de tirailleurs, pour venir récolter des pommes de terre dans le terrain en avant. Quelques voitures les suivaient. Cette opération occasionna par la suite plusieurs fausses alertes dans la ligne de nos avant-postes: à l'aube et par le brouillard on ne distinguait pas toujours bien et on signalait de fortes colonnes d'infanterie avec de l'artillerie. Dans le cours de l'investissement, il arriva aussi que des individus, paraissant être des femmes, s'approchèrent assez près de nos avant-postes pour fouiller les champs; quelques coups de fusil tirés sur eux les forcèrent à se retirer rapidement pour se mettre en lieu de sûreté; afin de courir plus facilement, ils relevèrent leurs jupes et laissèrent voir ainsi les pantalons rouges des soldats de la ligne. » Une nouvelle corvée de même nature eut lieu quelques jours après; on la fit protéger par deux compagnies du 28^{ème} mobiles, mais l'ennemi ne se montra même pas, n'osant plus s'aventurer sous le feu de l'artillerie du fort. Quelques jours

après, le commandant De Pellan, du 28^{ème} mobiles, ayant reçu l'ordre d'aller enlever de la caserne de Rueil du matériel qu'on y avait laissé et en même temps de procéder à l'arrestation de trois espions qui habitaient cette localité, partit avec un détachement de son bataillon. A peine arrivé aux abords de la caserne, le détachement est assailli par une grêle de balles, sans qu'il soit possible au commandant de se rendre compte de la position exacte qu'occupait l'assaillant, les tireurs restaient invisibles. Évitant les atteintes le mieux qu'ils pouvaient, les moblots s'élançèrent d'arbre en arbre dans la direction d'où partaient les coups de feu; et quelle ne fut pas leur surprise lorsque, arrivés à quelques mètres seulement du point où se cachait ce prétendu ennemi, ils reconnurent le lieutenant-colonel Bachet, du 28^{ème} mobiles, et ses hommes. Le commandant De Pellan eut vite fait de faire cesser la méprise. Heureusement, des deux côtés aucune balle n'avait porté, on en était quitte pour un peu d'émotion, laquelle d'ailleurs fut vite calmée, et on se mit à charger les voitures du matériel qu'on était venu chercher. On procéda ensuite à l'arrestation des trois espions signalés, un homme et deux femmes, lesquels furent ramenés au fort, où ils passèrent la nuit et d'où on les expédia sur Paris le lendemain matin. Ces maraudes et ces corvées, très utiles à la garnison au point de vue matériel, avaient également l'avantage d'aguerrir peu à peu nos soldats en les habituant au sifflement des balles. Pendant que les hommes de corvées chargeaient les voitures, un groupe d'une dizaine d'hommes, sous les ordres de deux polytechniciens, d'un maréchal des logis chef et d'un maréchal des logis, voulurent pousser une reconnaissance dans la direction du mur de Buzenval, derrière lequel les postes allemands se tenaient cachés. Arrivés à environ un kilomètre de ce mur, sur le haut de la crête de Garches, auprès d'une maison isolée, connue sous le nom de «Maison du Curé». un groupe de cavaliers allemands apparut, s'élançant au galop sur la petite troupe française, laquelle eût été enveloppée sans le secours de l'artillerie du Mont-Valérien. Sans attendre l'ordre du commandant de l'artillerie, lequel s'était réservé le droit de donner l'autorisation de tirer, à moins de nécessité absolue, le lieutenant Miraband, qui commandait l'artillerie du bastion 2, s'étant aperçu du danger que couraient nos braves. troupiers, fit charger une pièce de 24, pointa lui-même et commanda le feu. Ce premier obus alla éclater au milieu des cavaliers allemands qui, tournant bride immédiatement, regagnèrent la «Maison du Curé» aussi vite qu'ils l'avaient quittée. Au moment où, arrivés près de cet édifice, ils se disposaient à y entrer, un deuxième obus éclata au milieu d'eux et leur fit éprouver de nouvelles pertes. Enfin, un troisième coup pointé sur la maison même alla éclater à l'intérieur et en délogea l'ennemi. Le désarroi le plus grand régna dès lors dans la troupe ennemie, et celle-ci disparut au plus vite derrière le coteau. La petite troupe française était sauvée. Le lendemain, la presse parisienne annonçait la nouvelle de ce petit combat et félicitait l'artillerie du Mont-Valérien.

LE ROI GUILLAUME AUX ARCADES DE LOUVECIENNES.

Dans son numéro du 20 août 1896 de la Revue de Versailles illustrée, M. A. Terrade, imprimeur à Versailles et frère du maréchal des logis chef de la 3^{ème} batterie de la mobile de Seine-et-Oise, donne des détails très complets sur un petit fait arrivé au roi Guillaume et à sa suite, fait dont les conséquences auraient pu être très grandes.

« Le 7 octobre, écrit M. Terrade, trois sous-officiers. appartenant à la batterie des mobiles de Seine-et-Oise étaient en observation sur un des cavaliers du fort du Mont-Valérien, auprès de trois pièces de 19 de marine. La vigie de service signala aux arcades de Louveciennes un landau découvert occupé par quatre personnes et suivi par une troupe de cavaliers allemands. M. Rylski, officier de l'artillerie des mobiles du Rhône, pointa les pièces dans la direction indiquée, le lieutenant Nabona vérifia le tir et donna l'ordre

«d'envoyer». Le projectile atteignit les cavaliers de l'escorte. Les chevaux de la voiture prirent alors le galop et s'enfuirent en zigzaguant du côté de Versailles. Ces singuliers éclaireurs, qu'une folle vitesse emportait maintenant, bien qu'ils fussent hors d'atteinte des boulets, n'étaient autres que le roi Guillaume, le prince Fritz, Bismarck et De Moltke. Désireux de voir Paris des hauteurs de Saint-Germain, fantaisie qui avait failli leur coûter cher, ils avaient quitté la Préfecture vers midi, accompagnés d'une soixantaine de uhlands. Le Prince royal, assis près de son père, étudiait une carte déployée sur ses genoux. Quand ils revinrent quelques heures plus tard, on remarqua que le nombre des uhlands était sensiblement diminué et qu'ils n'avaient plus la tenue correcte du départ. Le roi était pâle, il se mit au bain en rentrant chez lui. Dans la ville, on crut vaguement à une attaque de francs-tireurs ou à un attentat commis par des soldats polonais, et l'on ne sut que longtemps après le fin mot de l'aventure.»

M. Terrade, dans le récit qui précède, ne dit pas comment il avait été possible aux artilleurs du Mont-Valérien de pointer si vite et de tirer si juste.

Cet épisode sensationnel de la guerre de 1870, que par une sorte de discrétion convenue les historiens n'ont jamais raconté bien clairement, a été rapporté avec plus de détails dans les colonnes du Figaro (N° du 7 mars 1907), par M. Gaultier de Gaubry, ancien professeur de l'Université.

«Mon intime ami, le professeur Pigeonneau, qui a fourni une si brillante carrière, écrit M. Gaultier de Caubry, était alors en villégiature à Versailles avec sa femme, son fils Georges, sa fille (depuis Mme Pernot) et deux de ses trois frères, Edmond et Fernand. Il prenait ses mesures pour rentrer dans Paris; la voiture de déménagement était devant sa porte, quand les premiers uhlands arrivèrent à Versailles. Forcé de rester, il ne chercha pas longtemps comment il pourrait servir son pays. Il savait l'allemand comme peu de Français. Si le collègue lui avait donné des éléments de cette langue, il avait depuis lors voyagé, il n'avait jamais manqué une occasion de causer avec des Allemands de toute origine, de sorte qu'il n'ignorait pas les particularités des dialectes, les prononciations populaires.

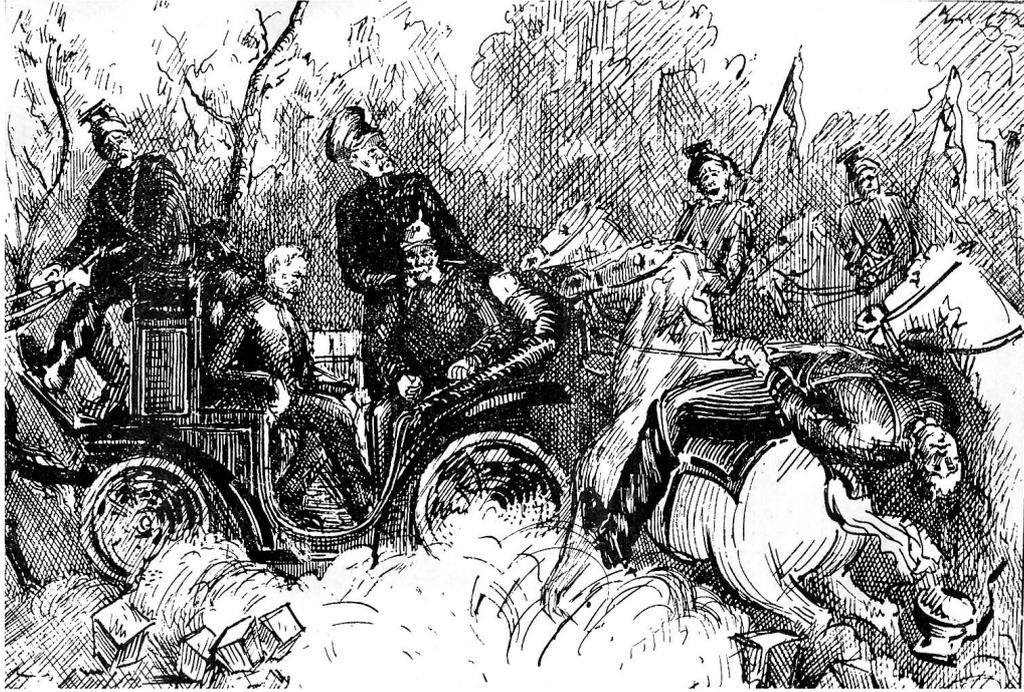


Figure 11 Le roi Guillaume aux arcades de Louveciennes.

«Il se mit en tête de renseigner le Gouvernement de la Défense Nationale à Paris. A cet effet, il décida les autorités — le maire Rameau en tête — à créer une ambulance qu'il organisa avec le concours de ses deux frères, qu'il avait mis dans le secret. Il recueillait tout ce que l'on trouvait dans les poches des blessés et le mettait soigneusement de côté pour être restitué à qui de droit, sauf les lettres, qu'il se réservait. Ces lettres, il les déchiffrait, en prenait note, puis les brûlait au-dessus d'un seau plein d'eau; il jetait le tout, bien dilué, dans le tuyau de dégagement de son cabinet de toilette qui conduisait directement à l'égout.

«A une époque où la délivrance de Paris n'était pas encore désespérée, il fut possible à Pigeonneau d'adresser au général Trochu un dénombrement des forces allemandes autour de Paris. Le dossier parvint à destination, car, le lendemain ou le surlendemain de l'envoi, le Journal Officiel, en guise d'accusé de réception, publiait, un post-scriptum du maire Rameau relatif à n'importe quoi.

«Autre renseignement, que Pigeonneau m'a répété bien des fois et toujours énergiquement affirmé: le ton des lettres, aussi bien d'officiers instruits que de simples soldats, était celui du découragement. «Nous ne reviendrons pas d'ici. Nous y resterons tous. Vous ne nous reverrez pas.» Les réponses venues d'Allemagne étaient à l'unisson.

«Nous avons ignoré cette démoralisation au moins relative de l'adversaire. Mais venons au fait.

«Le 6 octobre 1870, afin de s'entendre sur des questions de service, rendez-vous avait été pris à dîner avec les médecins allemands soit à l'hôtel des Réservoirs, soit dans une salle dépendant de l'ambulance (c'est un détail qui ne me revient pas à la mémoire, mais qui n'importe guère à la suite du récit).

«Derrière le siège où Pigeonneau était assis se trouvait un dressoir sur lequel deux soldats

allemands, l'un Badois, l'autre Bavarois, se mirent, l'un à découper le gigot, l'autre à assaisonner la salade. Tout en faisant leur service, ils causaient à mi-voix. Ils se confièrent que, le lendemain après déjeuner, le roi devait aller faire une promenade en voiture sur la route de Saint-Nom.

«Or, Pigeonneau était un passionné de topographie. Donc il savait, de science certaine, que la route de Saint-Nom, sur une longueur de quelques centaines de mètres, passait sous la portée des canons du Mont Valérien. Il avait écouté sans en avoir l'air, et sans arrêter lui-même de causer, la conversation des deux ordonnances. A l'approche du dessert, il se lève sous le prétexte d'aller au bon débit chercher de bons cigares, ceux qui étaient sur la table ne valant pas grand chose.

«Chemin faisant, il rencontre fort à point un «voyou» (c'était son expression) connu pour faire n'importe quelle commission au service de qui le payait, Français ou Prussien. A la hâte, il écrit quelques lignes sur une bande de papier et lui dit: «Mets ceci dans la garniture de ta casquette; pars de suite. Il faut arriver cette nuit au Mont-Valérien. Voici 20 francs, tu en recevras 20 autres là-bas.

«Après quoi, Pigeonneau retourne à table et donne je ne sais quelle explication de la durée de son absence. Le billet était à l'adresse d'un capitaine d'artillerie qu'il connaissait au Mont-Valérien.

«Le lendemain, il prend avec lui un compagnon, un indifférent, pour se donner une contenance; il l'emmène promener jusque sur un point d'où l'on apercevait la porte par laquelle la voiture royale devait sortir. Elle sort, en effet, et s'engage sur la route de Saint-Nom au trot de promenade, avec une escorte de douze cavaliers, pas un de moins. Lui, prolonge la promenade au hasard en apparence. Au bout d'un temps qu'il avait minuté (une heure et demie, si je ne me trompe), ils virent la voiture rentrer au galop des chevaux avec cinq hommes, pas un de plus. Bientôt sortirent des voitures d'ambulance qui ramenèrent sept hommes tués ou blessés. A l'hôtel de la Préfecture, grande émotion. Silence absolu de la presse. Mais à l'ambulance les blessés parlèrent. » Le premier obus avait éclaté en plein milieu de l'escorte et couché les sept hommes par terre. Le second, qui suivit de près, avait atteint l'arrière de la voiture, qui tournait bride. Le troisième était tombé dans le vide: l'objectif était hors de vue.»

Il n'était pas douteux que les pièces eussent été pointées à l'avance et les servants avertis et attentifs.

LE MONT-VALÉRIEN TIRE SUR L'ÉGLISE DE SAINT-CLOUD ET DÉMOLIT LA LANterne DE DÉMOSTHÈNE. — LES PRUSSIENS INCENDIENT LE CHÂTEAU.

Le commandant de la Place du Mont-Valérien avait reçu de l'Autorité supérieure l'ordre de ne pas tirer sur l'église de Saint-Cloud. Cependant, les Prussiens n'avaient rien trouvé de mieux que de faire du clocher de ce monument un poste d'observation. Un jour, les canonniers du fort, n'y tenant plus de se voir ainsi nargués, choisissant le prétexte d'inquiéter les Prussiens qui faisaient ferrer leurs chevaux près de l'église, tirèrent sur cet édifice et démolirent un clocheton. Cette erreur volontaire amusa beaucoup la garnison du

Mont-Valérien, et le pointeur fut félicité.



Figure 12 Saint-Cloud, la grande place huit jours après l'armistice.

De même, la lanterne de Démosthène qui se dressait dans le parc de Saint-Cloud près du château, était pour l'ennemi un poste d'observation admirable. Les canonnières du fort eurent tôt fait de la démolir (les Allemands ont prétendu, par la suite, l'avoir démolie eux-mêmes). «La Lanterne de Démosthène, écrit le capitaine d'état-major allemand Stieler Von Heydekampf, semblait pour l'ennemi un excellent point de direction, où, peut-être, croyait-il qu'on en avait fait un observatoire. Elle avait la forme d'un phare et l'on y jouissait d'une vue magnifique sur tout Paris; cependant elle ne fut pas utilisée, car l'ennemi n'eût pas manqué de s'en apercevoir. Pour faire disparaître la cause du feu violent dans ces environs, le commandant du corps d'armée donna l'ordre d'abattre la Lanterne, ce qui fut exécuté dans la nuit du 12 au 13, vers trois heures et demie. Quatre quintaux de poudre soigneusement damés furent disposés dans la pièce du rez-de-chaussée et désagrégèrent les murs de ce monument colossal; la tour tomba sur elle-même. Le fort vent qui régna toute la nuit empêcha la détonation d'être entendue au loin; les grand'gardes placées au mur nord du parc de Saint-Cloud n'entendirent rien; l'ennemi ne remarqua rien non plus.»

Du 9 au 13 octobre, le Mont-Valérien, les canonnières embossées sur la Seine au barrage de Suresnes, les fortifications de Paris, la batterie du pont Mortemart, etc..., tirent à outrance, sur le château de Saint-Cloud pour en déloger l'ennemi, qui l'occupe depuis le 7 octobre. Obligés d'évacuer le château ils y mettent le feu en se retirant. Cet incendie volontaire du château de Saint-Cloud par les troupes allemandes a été démenti par les récits des historiens allemands, mais il a été confirmé par la parole des témoins oculaires habitant la ville.

«Dans l'après-midi du 13 octobre, écrit, un historien allemand, le Mont-Valérien recommença son tir avec la même violence dans cette direction; plusieurs obus tombèrent sur le château de Saint-Cloud et finirent par mettre le feu aux étages supérieurs. Les

troupes qui étaient de service d'avant-postes au château, le bataillon Kioss, du régiment N°58, et la 2^{ème} compagnie de chasseurs (capitaine Von Strantz) cherchèrent à éteindre, mais cela ne fut pas possible au milieu de la pluie incessante d'obus qui, après l'explosion de l'incendie, paraissait avoir surtout le château pour but; on manquait d'ailleurs de matériel d'incendie. Lorsque le château fut en flammes sur toute sa surface, les obus cessèrent de tomber; on réussit alors à sauver quelques meubles, quelques objets d'art et une partie de la bibliothèque. On essaya aussi de sauver un tableau représentant la réception faite à Saint-Cloud par le couple impérial à la reine Victoria et à la princesse royale Victoria d'Angleterre, mais il ne fut pas possible d'atteindre ce tableau, suspendu à une certaine hauteur dans la cage de l'escalier qui était en feu. Le lendemain, le château était complètement détruit.»

LES FRANCS-TIREURS

Dès les premiers jours de septembre, il avait été créé, au sein de la garnison du Mont-Valérien, un noyau d'hommes résolus et bien commandés qui formèrent des compagnies de francs-tireurs.

Deux compagnies, fortes chacune de 100 hommes, furent ainsi formées, la première au moyen d'hommes pris dans les cinq compagnies de ligne stationnées au fort.

Un capitaine: M. Liapis.

Deux sous-lieutenants: MM. Tournade et Pardis.

La deuxième au moyen d'hommes pris dans le 28^{ème} mobiles.

Un capitaine: M. De la Rochetulon.

Un lieutenant: M. De Montaigu.

Un sous-lieutenant: M. Le Gouvello.

Les compagnies de francs-tireurs rendirent de grands services à la défense.

«Ces braves gens, écrit M. Georges Moussoir, firent preuve d'une intelligence du métier et d'une hardiesse qu'on n'était pas en droit d'attendre de si jeunes soldats. Après avoir commencé par protéger les corvées de légumes qui servaient de prétextes à des reconnaissances quotidiennes, ils entreprirent une série d'expéditions qui les menèrent jusqu'au milieu des grand'gardes ennemies. Véritables enfants perdus, ils passaient une partie de leur nuit en débauche; plus d'un Allemand tomba sous leurs balles, et l'Etat-Major leur dut de précieux renseignements sur les mouvements et les travaux de l'assiégeant.

«Les francs-tireurs du Mont-Valérien étaient secondés dans leurs opérations par les francs-tireurs des Ternes, plus connus de nous sous le nom de francs-tireurs à la branche de houx; un petit bouquet de ce feuillage ornait leur chapeau. Les francs-tireurs des Ternes, commandés par M. De Vertus, ne faisaient pas partie de la garnison du fort, mais ils relevaient du commandement du Mont-Valérien, autour duquel ils restèrent cantonnés pendant toute la durée du siège, et le général Noël sut corriger chez eux les tendances qui se manifestèrent dans presque tous les corps francs de Paris et de la province. Ils prirent part à toutes les affaires dans lesquelles la garnison du fort fut engagée et s'y conduisirent bien⁵.»

⁵ Georges MOUSSOIR: *Six mois au Mont-Valérien*.

AFFAIRES AUXQUELLES LE FORT PRIT PART

Le Mont-Valérien prit naturellement, part aux différentes affaires, reconnaissances ou combats qui eurent lieu sous ses remparts.

Depuis le 22 septembre, jour où pour la première fois le canon du fort s'était fait entendre, et jusqu'aux premiers jours d'octobre, l'artillerie s'était occupée principalement à canonner tous les points où lui avaient été signalés des rassemblements ennemis. A partir du 12 octobre, son action devint plus sérieuse. Ce jour-là, de 2 heures à 4 heures du soir, la brigade Berthaut fit une reconnaissance sur la Malmaison, la maison des Guides, le carrefour de la Jonchère et Bougival.

De leur côté, les autres troupes de la garnison avaient aussi reçu le baptême du feu, puisqu'elles avaient pris part aux diverses attaques dirigées sur la Malmaison le 30 septembre et le 7 octobre; mais ces attaques, qui n'avaient été en somme que de petites escarmouches, étaient considérées un peu comme des promenades militaires. Il ne devait pas en être de même pour l'affaire du 21 octobre. Une sortie plus nombreuse devait avoir lieu ce jour-là, sous les ordres du général Ducrot, ayant pour objectif de s'emparer de la Malmaison et, si possible, de pousser jusqu'à Versailles. La veille de ce jour, les préparatifs exécutés et les ordres donnés pour le lendemain faisaient prévoir qu'on allait enfin livrer un véritable combat.

Dix mille hommes prirent part à l'action. Ces troupes étaient divisées en trois colonnes. L'une de ces colonnes, la seule d'ailleurs dont nous aurons à nous occuper dans ce récit, était commandée par le général Noël et formée en grande partie par des troupes de la garnison du Mont-Valérien.

Le contingent des troupes fourni par le fort se divisait comme il suit:

Quatre compagnies du 28^{ème} mobiles, sous les ordres du commandant De Pellan.

Des francs-tireurs de la ligne.

D'une section des francs-tireurs de la Rochetulon, sous les ordres du lieutenant de Montaigu

D'une section du génie, sous les ordres du capitaine Sancery.

Des francs-tireurs des Ternes.

Trois coups de canon tirés du fort devaient donner le signal de l'attaque.

A midi et demi, les troupes des trois colonnes étaient en marche; quant à l'artillerie de campagne, elle avait pu prendre position en avant du fort, formant un demi-cercle depuis la briqueterie du carrefour de la Croix-du-Roi jusqu'à la station de Rueil.

Le signal convenu est fait à une heure. Aussitôt, le Mont-Valérien, au moyen de ses pièces de gros calibre, tire sur Saint-Cloud et Montretout. L'artillerie de campagne se met également de la partie, le bruit est épouvantable, de gros nuages de fumée enveloppent le fort.

Le feu de l'artillerie cesse à deux heures; aussitôt les colonnes s'élancent, la fusillade commence.

Au bruit de la fusillade se mêlent celui des mitrailleuses et celui des grosses pièces de marine, qui du plateau du fort tirent sans arrêt, au-delà de Bougival, la Jonchère, la maison Leferrière et la Malmaison, afin d'atteindre les réserves de l'ennemi.

L'artillerie ennemie tire des obus à fusées fusantes qui, en éclatant, laissent dans l'air de petits nuages de fumée.

Certaines fractions de nos troupes s'avancent jusqu'à l'étang de Saint-Cucuta, s'engageant ainsi plus loin que ne le comportait le plan de l'opération. L'arrivée des réserves allemandes arrête un moment l'élan de nos troupes et les oblige bientôt à la retraite. Ce mouvement de retraite commence vers 4 heures, nos soldats se replient tout en tenant l'ennemi en respect par leur contenance énergique. Les troupes de la garnison du Mont-Valérien rentrent au fort à la nuit; le bilan des pertes est assez considérable par rapport aux effectifs qui ont pris part à l'action. Les francs-tireurs de la ligne ont eu 2 sous-lieutenants blessés, 16 hommes tués, 29 blessés, 7 disparus; la section des francs-tireurs de la Rochetulon: 2 hommes tués et 3 blessés; les quatre compagnies du commandant De Pellan: 3 hommes tués et 5 blessés; les francs-tireurs des Ternes: 3 hommes blessés.

L'artillerie du fort avait tiré ce jour-là 200 coups de canon.

«La sortie du général Ducrot, écrit le général Vinoy, dans son ouvrage Siège de Paris, ne réussit que dans une partie de son mouvement offensif, car elle avait pour but Versailles, qui ne put être atteint. Elle eut pour résultats de faire voir aux Prussiens la faiblesse qu'avait, de ce côté, leur ligne d'investissement, et elle les décida à entreprendre les travaux considérables qui ont fait de ce point l'une des positions les plus fortifiées et les plus redoutables occupées par eux. Il est à regretter que des dispositions n'aient pas été prises pour profiter immédiatement du commencement de succès obtenu par le général Ducrot: les conséquences d'une opération mieux combinée et menée plus à fond eussent peut-être été considérables.»

Quelques jours après l'affaire du 21 octobre, toutes les troupes de la garnison du Mont-Valérien furent rassemblées dans la vaste cour du plateau, et passées en revue par le général Noël. A l'issue de cette revue, le général Noël fit remise, au capitaine Adam, du 38^{ème} mobiles, de la croix de la Légion d'honneur. Cette distinction fut portée à la connaissance de la garnison par la voie de l'ordre: «Le Général est heureux de faire savoir à tous qu'il a eu la bonne fortune de remettre à M. le capitaine Adam, commandant la 4^{ème} compagnie du 3^{ème} bataillon du 28^{ème} régiment de la mobile, l'avis officiel de sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Le Général est convaincu que tous les militaires qui, dans le combat du 21 octobre, étaient sous les ordres de M. le capitaine Adam, verront dans cette glorieuse récompense attribuée à leur chef, la preuve manifeste que leur belle conduite a su être appréciée.»

Les braves mobiles bretons se montrèrent très fiers et heureux de la récompense accordée à un de leurs chefs.

LE GÉNÉRAL NOËL

L'affaire de la Malmaison était jusqu'à ce jour le combat le plus important auquel le Mont-Valérien ait pris une part, active.

Indépendamment de quelques combats moins importants que le précédent, des échauffourées avec les avant-postes prussiens eurent lieu presque tous les jours pendant les mois de novembre et de décembre, mais ce jeu d'escarmouches ou de petits combats devait bientôt se changer en une action plus directe et plus sanglante.

En attendant l'heure de la grande bataille, les jours s'écoulaient péniblement au Mont-Valérien, et chacun apportait aux troupes de la garnison de nouvelles épreuves et de plus grandes souffrances.

Le général Noël qui, comme il a été dit, commandait la forteresse, donnait le premier l'exemple de vertus héroïques. C'était un rude petit homme, ce brave général; rougeaud de figure avec sa barbe grise et dure, les yeux torves; il ne portait qu'une capote de simple soldat et allait, brusque, voûté, interpellant les uns et les autres. Il tutoyait les hommes et leur parlait avec crudité, mais sous sa brutalité, tout apparente, il cachait, un cœur noble et bon: on l'aimait.

Il était d'un courage héroïque, toujours en tête au feu, galopant sur les lignes ennemies, surprenant les grand'gardes au milieu de la nuit sans souci du danger, et ne se faisant accompagner que de son officier d'ordonnance, M. De la Feuillade, et de quelques gendarmes.

«Toujours sur pied, écrit Georges Moussoir, le général exerçait une surveillance continuelle sur toutes les parties du fort. Grâce à sa capote grise qui le confondait avec la masse des hommes, il arrivait partout à l'improviste. Malgré la bizarrerie de ses allures, ses colères et ses boutades, il était très aimé de ses soldats; sous sa brusquerie on sentait une grande sollicitude et même de l'affection pour le troupier. Sa sévérité ne se trompait jamais d'adresse, et il sut plus d'une fois, adoucir à propos les rigueurs de la discipline.»

Soldat dans toute l'acception du mot, le général avait peu de tendresse pour les pékins qui voulaient jouer au militaire et commander avant de savoir obéir.

Après la journée du 31 octobre, un bruit circula dans le fort, qui émut fortement toute la garnison. On disait que Rochefort allait revenir avec Flourens pour passer les troupes en revue. On disait aussi que le général Noël avait crié très haut qu'il les recevrait à coups de fusil et, au besoin, à coups de canon.

A la satisfaction de tous, la visite n'eut pas lieu.

EN ATTENDANT LA GRANDE SORTIE. LE PLÉBISCITE

Le 28 octobre, le bruit se répandait dans Paris que le général de Bellemare avait fait, exécuter une surprise sur le Bourget, par les francs-tireurs de la Presse, et en avait délogé les Prussiens. Une artillerie nombreuse et des forces considérables d'infanterie ennemie avaient tenté vainement de reprendre le village.

Le Bourget nous eût été fort précieux. Ce village servait de point de jonction à une série de routes en excellent état, et dont la possession était d'une importance capitale pour les Prussiens, afin de conserver à leur ligne de circulation de troupes et de matériel dans le nord de Paris le moindre développement possible.

Les Parisiens se montraient très fiers et très émus de cette victoire, mais quelle ne fut pas leur déception quand, deux jours après, ils apprirent que les Allemands avaient attaqué le Bourget et s'en étaient rendus maîtres! Ce même jour, la nouvelle de la capitulation de Bazaine se répandit dans Paris; une émeute s'ensuivit et, trois jours après, le Gouvernement fit procéder à un plébiscite. Ceux qui voulaient conserver le Gouvernement de la Défense Nationale devaient voter « Oui »; ceux qui désiraient le remplacer voteraient « Non ».

L'armée devant prendre part à ce vote un ordre de la Place en informait la garnison du Mont-Valérien, il commençait ainsi: En exécution des ordres de M. le Général Commandant supérieur de Paris et des dispositions arrêtées par M. le Général Commandant la 1ère Division militaire, tout le personnel de la Défense du Mont-Valérien sera appelé à voter demain 3 novembre, de huit heures du matin à six heures du soir, par oui et par non sur la question suivante: La population de Paris maintient-elle, oui ou non, les pouvoirs du Gouvernement de la Défense Nationale?»

Cette élection eut lieu suivant les formes indiquées et donna les résultats suivants pour l'ensemble de la garnison du Mont-Valérien.

3.694 oui, 116 non et 84 bulletins blancs ou nuls.

Il est bon toutefois d'ajouter qu'à part un petit nombre d'hommes qui avaient entendu parler la veille, assez vaguement d'ailleurs, d'une émeute dans Paris, la grande partie des hommes de la garnison du fort eurent à donner leur opinion sur des événements dont ils ne connaissaient pas le premier mot, aussi le firent-ils avec quelque indifférence.

LE MANQUE DE VIVRES — LES DISTRACTIONS

Vers le 15 novembre, le manque de vivres commença à se faire sentir au Mont-Valérien. Les corvées envoyées à la maraude ne trouvaient plus rien à glaner dans les champs. On dut se contenter de riz et de légumes secs, mais ces derniers, paraît-il, n'étaient pas mangeables, tant ils étaient réfractaires à la cuisson. La ration de viande dut être réduite à 175 grammes, et on dut bientôt manger du cheval. On commença naturellement par abattre les chevaux les plus usés, c'est-à-dire les plus impropres à faire du service. Aussi la qualité de cette viande laissait-elle beaucoup à désirer; les hommes appelaient leur portion de viande un bifteck de tréteau. Le manque de vivres s'étant fait également sentir dans les cantines, il arriva que celles-ci ne purent plus nourrir les sous-officiers; ces derniers durent s'organiser en popote. La cuisine à la viande de cheval resta, longtemps à la mode, mais il arriva un moment où, pour changer un peu le menu, on fit la chasse aux chats et plus tard aux chiens. Seul le pain, heureusement, ne fit jamais défaut et resta toujours le même.

En même temps que cette pénurie croissante de vivres, les circonstances du moment obligeaient à demander aux hommes plus de fatigue. Les travaux de terrassement occupaient une grande partie des hommes disponibles; il s'agissait de mettre les défenses du fort à l'abri d'un bombardement. Ce travail avait d'ailleurs l'avantage de ne pas laisser désœuvrés les soldats de la garnison, car ceux-ci commençaient à souffrir. Un très grand

nombre étaient atteints par la dysenterie, cela sans doute à cause de la mauvaise nourriture qui leur était servie.

Les sous-officiers se réunissaient le soir dans une chambre et faisaient de la musique. Les mobiles du Rhône, qui d'instinct étaient musiciens et avaient presque tous une belle voix, répétaient, à la grande joie des auditeurs, de vieux chants des bords du Rhône que tout le monde écoutait avec le plus grand plaisir.

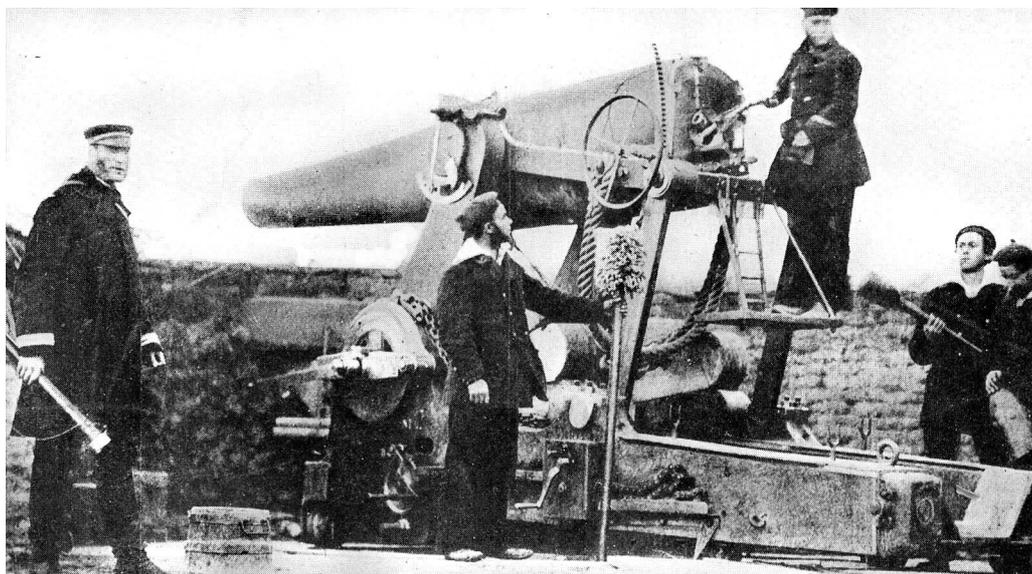


Figure 13 La "Valérie" canon du Mont-Valérien.

Le tir de l'artillerie resta longtemps la grande distraction pour la garnison, mais comme cette curiosité gênante pour la manœuvre pouvait, en même temps, un jour ou l'autre, devenir dangereuse, on dut aviser. Le 30 octobre, un ordre de la Place ainsi conçu fut dicté aux troupes: «Il est expressément défendu aux militaires de tous grades qui ne sont pas employés, au service des pièces, ou par la nature de leurs fonctions, appelés à examiner les effets du tir ou à transmettre des ordres, de stationner près des batteries, lorsqu'elles tirent, et de former des groupes, ces groupes gênent et troublent les canonniers, préviennent l'ennemi et sont pour lui des points de repère et de mire.»

Vers le milieu de novembre, le Mont-Valérien reçut une pièce de 24 cm de marine, la seule qui, paraît-il, faisait partie de l'armement de Paris. La mise en batterie de ce monstre nécessita un gros travail qui demanda plusieurs jours et des centaines de bras. M. F. de Lesseps en surveilla lui-même l'exécution. Les hommes de la garnison donnèrent à cette pièce le nom de Valérie⁶.

La Valérie fut essayée en présence du général Ducrot: on tira le premier obus sur le pavillon Henri IV à Saint-Germain, il alla éclater au pied de cet établissement et en délogea un groupe d'officiers allemands qui y déjeunaient.

L'artillerie du Mont-Valérien possédait des pointeurs admirables, il y avait rivalité entre les pointeurs de la batterie de l'active et ceux de la mobile, et plus particulièrement encore avec

⁶ La *Valérie* a été prise par les Allemands lors de l'occupation.

les matelots; c'était à qui obtiendrait les meilleurs résultats.

Un jour, Jules Favre alla visiter le Mont-Valérien, et du cavalier du plateau voulut voir une maison dont il était le propriétaire, près de la porte de Longboyau. Cette maison, quoique dangereuse pour la défense, n'avait pas été démolie, eu égard à ce qu'elle appartenait à un membre du Gouvernement. Jules Favre, apprenant ce détail, donna l'ordre qu'on traitât sa maison comme celles de tous les autres citoyens, et, s'adressant aux matelots qui desservaient les pièces de ce cavalier, il leur dit en leur désignant le point à viser: «Vingt francs pour chaque obus que vous mettrez là-dedans.» L'attente ne fut pas longue: six coups tirés en quelques minutes suffirent pour raser l'édifice.

Si le service des artilleurs au Mont-Valérien était intéressant pour eux et leur procurait une source de distractions interdites aux autres troupes de la garnison, il était aussi très rude; la nuit surtout il était très pénible à cause des pluies fréquentes qui détrempaient le sol des batteries, et un froid intense qui, commencement novembre, se faisait déjà sentir.

LE FROID

La garnison du Mont-Valérien eut, cruellement à souffrir du froid, à cause de la situation particulière du fort; le vent y soufflait violent et glacial; certaines nuits, la température s'abaissa même jusqu'à 17° au-dessous de zéro.

On distribua à la garnison un certain nombre de chemises de flanelle, et, à chaque homme un vêtement en peau de mouton. Ce vêtement n'avait rien d'élégant, mais il rendit de précieux services aux hommes contre le froid.

Des poêles furent installés dans les chambres, mais la ration de charbon n'était pas suffisante pour qu'on pût les laisser allumés toute la journée. La neige ne tarda pas à tomber et à recouvrir toutes les parties de la défense et les travaux en cours; il fallut déblayer toutes ces parties; ce fut un surcroît de besogne pour la garnison, et cependant aussi une source d'amusements; les mobiles bretons se livraient de véritables batailles de boules de neige, qu'ils s'envoyaient d'un côté à l'autre de la cour du plateau.

«⁷Ces longues semaines de froid furent interrompues à plusieurs reprises par de courts dégels qui nous faisaient barboter sous la pluie dans un pied de neige fondue. Les jours de verglas, les communications entre les parties basses du fort et le plateau devenaient un problème difficile à résoudre sans de fréquentes dégringolades. Nous nous souvenons d'avoir vu un poste de cinquante hommes relevant de garde obligé de se mettre à plat ventre pour remonter le haut escalier qui traverse le cimetière.

«C'est au milieu de ces froids terribles, coïncidant avec la diminution des vivres, que les craintes de bombardement firent entreprendre des travaux pour lesquels on commanda des corvées de nuit. Ce service se fit pendant les nuits les plus froides: la terre, dure comme de la pierre, résistait à la pioche: plus d'une fois, les hommes, voyant les résultats insignifiants obtenus par leur travail, faiblirent et profitèrent de l'obscurité pour s'esquiver: il fallut des punitions sévères pour arrêter ces défaillances.

⁷ Georges Moussoir: *Six mois au Mont-Valérien*, page 160.

«Le général Noël avait, d'ailleurs, trouvé un excellent moyen pour maintenir la discipline: toutes les punitions pour fautes graves étaient converties, par lui, en prison, et tous les hommes punis de prison formaient un peloton disciplinaire de pionniers, privés de vin et mis à la disposition du commandant du génie, pour être employés, de préférence, aux plus rudes travaux. Le général avait demandé au 139^{ème} de ligne, pour la surveillance de ces pionniers, un sergent et un caporal choisis parmi «les plus énergiques». Après quelques jours de ce régime, les hommes s'amendaient: le peloton de pionniers leur inspirait une crainte salutaire: il rendit à notre batterie le service de la débarrasser de trois ou quatre incorrigibles chenapans.

«Une cérémonie qui donna à réfléchir aux hommes fut la convocation de la cour martiale, instituée au Mont-Valérien. Le 15 décembre, elle se réunit, pour la première et la dernière fois, à l'effet de juger dix hommes du bataillon des mobiles d'Ille-et-Vilaine, stationné à Suresnes, qui étaient prévenus de pillage d'une maison. La cour martiale était composée de M. Vielle, chef de bataillon au 139^e de ligne, président; de deux capitaines, juges; d'un lieutenant, commissaire du Gouvernement, et d'un sergent, greffier: notre lieutenant, M. Touchard, était chargé de la défense des accusés.

«La séance se tint dans l'arsenal, sans grand appareil, mais devant un public qu'il était bon d'impressionner un peu. Les moblots furent acquittés, mais leur mise en jugement avait été un excellent exemple.»

AUTOUR DU FORT

De la briqueterie du carrefour de la Croix-du-Roi à la redoute des Gibets, étaient installés en demi-cercle un certain nombre de petits postes. Une tranchée passant par la ferme de la Pouilleuse, la maison Crochard et la Maison-Brûlée reliait la Croix-du-Roi à la redoute des Gibets. Plus tard, fin décembre cette tranchée était poussée jusqu'à Rueil, qui, à cette date, venait d'être occupé par un bataillon du 28^{ème} mobiles. Au 20 décembre, le poste de la Briqueterie était armé de deux pièces de 4 de campagne, et celui de la Maison-Brûlée, de deux pièces de 7. L'infanterie du fort assurait le service des postes susvisés; la nuit, les effectifs de ces postes étaient doublés. Malgré ces précautions, il est certain que, si les Allemands avaient bien voulu, ils auraient pu se rendre maîtres facilement de cette position à cause de son isolement et de la distance relativement grande qui la séparait du fort ou de la garnison de Suresnes. D'ailleurs le rôle joué par cette batterie pendant toute la durée du siège fut à peu près nul; à peine si elle tira quelques coups de canon. La nuit, il y avait bien quelques coups de fusil échangés entre nos sentinelles et les sentinelles de la batterie de Montretout, occupée par les Prussiens, mais ce ne fut jamais qu'un jeu d'escarmouches. Le jour, les mobiles de service à la Briqueterie s'occupaient à la maraude; leur plus grande occupation était de trouver dans les champs environnants quelques feuilles de choux ou des légumes oubliés par les corvées régulières du fort.

RÔLE DE L'ARTILLERIE DU MONT-VALÉRIEN PENDANT LES JOURNÉES DES 29 ET 30 NOVEMBRE ET DU 21 DÉCEMBRE

Pendant les sorties des 29 et 30 novembre, ainsi que pendant celle du 21 décembre, sorties que le journal du commandant du fort relate sous la rubrique «reconnaisances», l'artillerie du Mont-Valérien joua un rôle très important, en soutenant de son tir les troupes d'infanterie appelées à prendre part aux opérations.

Celle du 29 novembre eut lieu sous les ordres du général Ducrot, et fut dirigée sur

Montretout, Buzenval, la Malmaison. Pour protéger cette sortie, la forteresse et la redoute des Gibets ouvrirent le feu à 7 heures et demie du matin: 26 bouches à feu battirent les crêtes depuis Montretout jusqu'à la Jonchère, tandis que 4 pièces de la marine tiraient sur la Maison-Crénelée, Chatou, Carrières et la Malmaison.

Le capitaine Jeandot, avec une section de 4 de campagne, se portait d'abord à la Maison-Brûlée, allait ensuite se mettre en batterie à la station de Rueil et tirait sur Bougival, Cressy et Chatou. A 10 heures, le feu recommença en vue d'écraser les réserves de l'ennemi venant de Marnes, Garches, Vaucresson, Ville-d'Avray, le Haras. La marine tira plus particulièrement sur Sèvres, le ravin de Sèvres, la Chaussée de Bougival, Louveciennes et Marly. L'observatoire du fort ayant signalé des Prussiens en grand nombre dans Montretout, un feu très vif fut dirigé sur ce point. La redoute des Gibets tirait sur Bougival, Chatou, Carrières, la Maison-Crénelée et la Malmaison.

Le feu dura jusqu'à midi, se prolongeant un peu après la retraite générale de nos troupes, attendu que nos tirailleurs en avant de Montretout tardaient à se replier et soutenaient là un feu très vif.

Les opérations de ce jour-là avaient été sans résultat. Le lendemain 30 novembre, eut lieu une nouvelle reconnaissance sur Montretout, Buzenval, Longboyau et la Malmaison. Le Mont-Valérien et la redoute des Gibets ouvrirent le feu sur les points ci-dessus indiqués à 7 heures 45 du matin. Le capitaine Jeandot se porta au ravin de Rueil avec deux pièces de 4 et tira sur les mêmes points, sauf Montretout. De nombreux tirailleurs de la mobile s'approchèrent de Buzenval depuis le château jusqu'à la porte de Longboyau et y firent un feu assez vif; le fort les soutenait en envoyant des obus sur le parc de Buzenval.

Une dépêche de Passy ayant signalé de nombreux Prussiens dans Montretout, un tir plongeant bien réussi fut dirigé sur cet ouvrage. Enfin, sur l'avis reçu au fort vers 10 heures du matin que des réserves ennemies arrivaient sur Garches et la Bergerie, un feu énergique fut dirigé sur ces points et protégea la retraite de nos troupes.

La redoute des Gibets tirait sur Bougival, Chatou, Bezons et Montesson, dans le même but.

Journée du 21 décembre. — Dans la nuit du 20 au 21 décembre, la construction d'un pont de chevalet sur le premier bras de la Seine, en face de Chatou, fut entreprise. Nos troupes devaient, au point du jour, pénétrer dans l'île de Chiard et attaquer le village de Chatou, tandis que de fausses attaques seraient faites sur Montretout, Buzenval et Longboyau.

L'ennemi opposa une faible résistance à la construction du pont que des circonstances impérieuses empêchèrent d'achever dans la nuit. Quelques tirailleurs s'emparèrent dans la matinée de l'île de Chiard, sous la direction du chef de bataillon Faure, commandant le génie du Mont-Valérien. Cet officier fut gravement blessé, et l'on renonça à attaquer le village. Toute la nuit, le Mont-Valérien ainsi que la redoute des Gibets avaient fait un feu très vif sur Chatou. Nos troupes opérèrent, leur retraite de 10 heures à 10 heures 45 du matin.

Le Mont-Valérien protégea cette retraite en tirant sur Chatou, où étaient réunies quelques troupes ennemies.

En résumé, ces différentes sorties, dans lesquelles d'ailleurs les troupes du Mont-Valérien,

à l'exception de l'artillerie, n'eurent à jouer qu'un rôle secondaire; faisaient partie d'un vaste plan d'opérations et n'étaient que le prologue de «la grande sortie» tant attendue.

LA GRANDE SORTIE — BATAILLE DE BUZENVAL (19 JANVIER 1871)

A la suite des combats du Bourget et de la Ville-Evrard, un conseil de guerre fut réuni à Paris, le 30 décembre, pour juger de l'opportunité d'une nouvelle tentative de sortie.

Dans ce Conseil, le Ministre des Affaires étrangères adressa aux généraux assemblés ces paroles:

«Les généraux doivent se rappeler qu'ils ne sont pas seulement les défenseurs d'une citadelle, ils sont aussi et surtout les champions d'une grande cité renfermant une population considérable dont les passions, les mouvements politiques et sociaux imposent leurs exigences. La ville de Paris veut être défendue à outrance. Il est impossible de ne pas tenir compte de ces impressions, qu'il faut seulement chercher à concilier avec la raison et avec l'opportunité.»

Le général Ducrot combattit vivement la pensée d'une sortie. A son avis, l'échec était certain.

Le général Vinoy critiqua les opérations antérieures et fit entendre qu'il était trop tard pour réparer les fautes commises. Le général Frébault, de l'artillerie, dit qu'il ne fallait pas donner comme raison pour livrer une nouvelle bataille l'espoir illusoire de percer les lignes ennemies. Il dit au Conseil: «Nous marcherons à l'ennemi sans aucun espoir de succès, pour accomplir un devoir et avec la froide énergie qu'inspire l'esprit de sacrifice!»

Néanmoins, malgré ces avis, le Conseil décida qu'une sortie suprême serait tentée, et le général Trochu l'annonçait en quelque sorte par cette proclamation qui se terminait par ces mots: «Le Gouverneur de Paris ne capitulera pas.»

La sortie étant décidée, il fallait se hâter de l'exécuter, car les vivres allaient totalement manquer. Le général n'espérait pas une victoire, mais faisait un grand sacrifice à l'opinion publique. Cependant, toujours indécis, il retarda jusqu'au 19 janvier l'exécution du projet arrêté le 30 décembre.

Alors fut livrée la bataille de Buzenval.

Nous ne voulons pas faire ici un récit détaillé de ce combat, lequel exigerait un espace que nous ne possédons pas. Notre but est plus modeste, il s'agit uniquement de développer les notes insérées au journal du commandant d'Armes du Mont-Valérien en ce qui concerne le rôle de ce fort pendant cette journée mémorable⁸.

Le 18 janvier, dans la soirée, la garnison du fort fut prévenue que, le lendemain, devait avoir lieu, une attaque générale des positions de Montretout, des Quatre-Vents, Buzenval et la Jonchère 80.000 hommes devaient prendre part à cette affaire sous la direction du gouverneur militaire de Paris lui-même. Au Mont-Valérien, les artilleurs devaient être aux

⁸ *Récits militaires*, par le Général AMBERT.

pièces à 6 heures du matin. En même temps que cet ordre était communiqué au Mont-Valérien, le général de Beaufort allait prendre possession du poste de la Briqueterie et des régiments de la garde nationale arrivaient à Puteaux, où ils devaient bivouaquer. Pendant cette nuit, les canons du fort restèrent silencieux, mais tout le monde se tint à moitié éveillé dans un dernier espoir inavoué et dans l'attente d'un spectacle émouvant. Le 19, bien avant le lever du soleil, toute l'artillerie du fort était prête. Dans la plaine, au pied du fort, du côté de Versailles, les troupes se concentrent. Ces troupes doivent former trois colonnes: la première, celle de droite, sous les ordres du général Ducrot, se concentre entre la maison Crochard et la redoute des Gibets; la deuxième, celle du centre, sous les ordres du général de Bellemare, se forme entre le Mont-Valérien et la Pouilleuse; la troisième, celle de gauche, sous les ordres du général Vinoy, se forme en arrière du poste de la Briqueterie. La tête de cette colonne est placée sous les ordres du général de Beaufort et comprend les troupes fournies par la garnison du Mont-Valérien et que commande le général de brigade Noël. Ces dernières troupes sont: un bataillon du 28^{ème} mobiles commandé par M. de Lareinty, le bataillon du 139^{ème} de ligne et une section du génie. Les mobiles d'Ille-et-Vilaine, sous les ordres du commandant Pleine-Lépine, jusqu'à ce jour cantonnés à Suresnes, appartiennent aussi à cette colonne, ainsi que les francs-tireurs des Ternes.

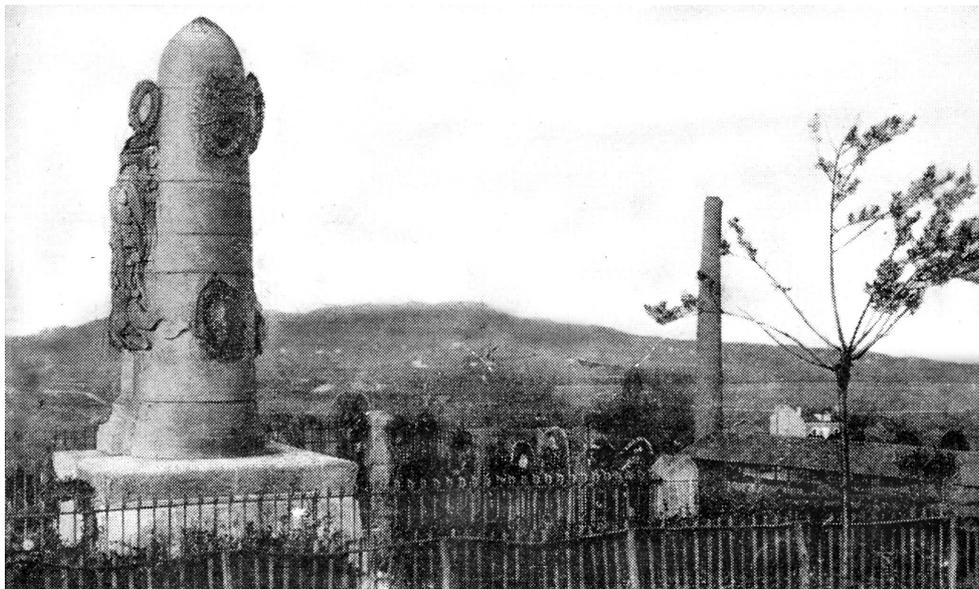


Figure 14 Le monument de Buzenval.

Le gouverneur arrive à 6 heures du matin sur le plateau du fort. Aussitôt, le Mont-Valérien donne le signal de l'attaque par trois coups de canon suivis de trois fusées. L'attaque commence aussitôt sur Montretout, la Maison du Curé et le parc de Buzenval. Malheureusement, le signal d'attaque a été fait trop tôt, le gouverneur vient d'être informé que les troupes du général Ducrot ne sont pas arrivées au point de concentration qui leur était désigné, il veut faire retarder l'attaque de la colonne de gauche. Il envoie à cet effet un officier de son Etat-Major auprès du général Noël pour lui prescrire de différer son attaque jusqu'à nouvel ordre, mais cet officier n'arrive pas à temps pour retarder ce mouvement qui est exécuté avec un très vigoureux élan.



Figure 15 Prise de la redoute de Montretout (19 janvier).

Un brouillard assez épais couvre les coteaux et gêne la bonne marche des opérations. Néanmoins nos troupes vont de l'avant: le 139^{ème} de ligne, aidé des francs-tireurs des Ternes, s'empare de la redoute de Montretout après une résistance acharnée de ses défenseurs et une lutte meurtrière. Pendant ce temps, d'autres troupes pénètrent dans Saint-Cloud et s'y barricadent. La villa Zimmerman est occupée par le bataillon du 28^{ème} mobiles, lequel doit être fait prisonnier le lendemain. A 10 heures, on annonce que toutes les crêtes de Montretout à Buzenval sont occupées par nos troupes.

Les troupes du général de Bellemare se portent en avant, après avoir enlevé la Maison du Curé. Des bataillons de la garde nationale sont chargés d'attaquer Buzenval. Le lieutenant-colonel Allard demande au capitaine du génie Coville de faire brèche en faisant sauter plusieurs pans de mur, afin de pouvoir prendre la Bergerie d'assaut.

Le capitaine Coville a bien de la dynamite, mais il n'a plus d'amorces. On tente tout de même l'opération: accompagné du sous-lieutenant Azibert⁹ et du sergent-major Lepage, ils parviennent tous trois au pied du mur sans être aperçus et y déposent de la dynamite en quantité suffisante pour faire brèche si on arrive à pouvoir la faire exploser. On n'a toujours pas d'amorces, néanmoins on espère arriver à un résultat, car on sait que la dynamite détone sous un choc violent: un coup de feu par exemple. L'opération est dangereuse, car si l'explosion se produit, c'est une mort à peu près certaine pour les exécutants. Mais qu'importe, la brèche est nécessaire, il n'y a pas à hésiter, et d'ailleurs ils n'hésitent pas: le sergent-major fait feu à bout portant sur les sacs de dynamite, le sous-lieutenant décharge son revolver la détonation ne se produit pas: la dynamite était gelée !

⁹ AZIBERT: Général aujourd'hui, a commandé pendant deux ans la brigade de génie du Gouvernement militaire de Paris, à laquelle compte le bataillon de sapeurs-télégraphistes, caserne au fort du Mont-Valérien.

Néanmoins, le génie arrive à pratiquer deux brèches, aussitôt les gardes nationaux s'élancent, mais à peine les ont-ils franchies qu'ils sont accueillis par une terrible fusillade, ils ont des pertes sérieuses, mais arrivent tout de même à enlever le parc et le château de Buzenval.

Pendant cette première période de la journée au Mont-Valérien, les fronts ayant des vues sur les côtés sont restés condamnés au silence, car on pouvait craindre des méprises fâcheuses. Cependant, la pièce de 24 cm de la marine a pu tirer utilement dans la matinée sur le pont de l'île de la Loge, où son feu y a dispersé promptement des rassemblements ennemis. Les canons de 19 cm ont tiré aussi sur Beauregard et Louveciennes, où les Prussiens massaient leurs réserves, ainsi que sur une batterie ennemie qui était allée s'établir au-delà de la Jonchère et qui fut promptement réduite au silence.

A 10 heures du matin, toutes les crêtes de Buzenval à Montretout sont occupées par nos troupes, mais cette occupation ne doit pas durer bien longtemps.

Notre artillerie de campagne ne peut entrer en ligne, le dégel a tellement ramolli le terrain que, les pièces ne pouvant plus avancer, on ne peut leur faire gravir les coteaux.

L'artillerie du général de Bellemare doit rester à la ferme de la Pouilleuse; celle du général Vinoy à la Briqueterie au-dessous de la redoute de Montretout, qui, quoiqu'un instant en notre possession, ne peut être armée.

Un fâcheux incident vient se produire. Une section de notre artillerie de campagne en position à l'extérieur du fort envoie deux projectiles sur la Maison du Curé occupée par nos zouaves et fait de nombreuses victimes parmi eux. Ceux-ci sortent précipitamment des tranchées et se replient sur le Mont-Valérien: deux nouveaux obus tombent au milieu de nos pauvres zouaves. Du Mont-Valérien, le général Trochu s'aperçoit de cette méprise, il envoie un officier à cheval qui part ventre à terre dans la direction des pièces. Il arrive à temps pour empêcher un nouveau massacre. En apprenant le malheur qu'il vient de causer, l'officier qui commande cette section veut se tuer, ses hommes l'en empêchent: par son erreur, il avait mis hors de combat une trentaine de zouaves. Entre 10 et 11 heures, l'artillerie ennemie couvre de ses projectiles la redoute de Montretout et l'espace compris entre elle et Buzenval. Des obus tombent au milieu du carré formé par l'artillerie française à la ferme de la Pouilleuse et y font des victimes.

Néanmoins, nos troupes avancent, on croit un moment à la victoire, nos soldats se battent bien; le reste de la journée sera moins heureux.

Vers 2 heures de l'après-midi, la redoute des Gibets, par douze ou quinze coups heureux, déloge une batterie qui était allée s'établir à Chatou.

Le combat continue sur toute la ligne. A 2 heures et demie, par ordre du gouverneur, le Mont-Valérien dirige un feu énergique sur le plateau de la Brosse, Ville-d'Avray, le Haras, Sèvres et surtout sur la partie sud du parc de Saint-Cloud, afin de favoriser le mouvement des colonnes du général Vinoy. Presque tous les ouvrages tirent pendant une partie de la journée sur les points indiqués; ce feu fait éprouver des pertes sérieuses aux réserves ennemies.

Vers 3 heures, un ordre du général gouverneur de Paris prescrit de faire taire une batterie

ennemie qui, descendue de Houilles, est venue s'établir à Montesson et vient d'ouvrir son feu.

Cette batterie, battue par tous les ouvrages du Mont-Valérien et, notamment, par deux pièces installées sur la terrasse du bâtiment B, ne tarde pas à se retirer après avoir toutefois envoyé une quarantaine d'obus sur la redoute des Gibets. Mais ces obus ne font aucun mal; ils n'arrivent pas jusqu'à nos batteries, tandis que les nôtres vont tomber en plein dans leurs lignes.

Aussi la batterie ennemie se retire-t-elle après avoir essayé, sans plus de succès, d'envoyer quelques obus sur Nanterre et dans le ravin Masséna.

A la nuit, une section d'artillerie prussienne tente de s'établir plus près, dans Chatou même: le feu de la redoute et des mitrailleuses de la station de Rueil la force à se retirer immédiatement. Enfin, au même moment, vers 4 heures et demie, les Prussiens font un retour offensif sur les crêtes des Quatre-Vents: l'artillerie du fort reçoit l'ordre de tirer au-delà de ces crêtes depuis Montretout jusqu'à la Bergerie. Afin de ne pas inquiéter nos troupes fortement aux prises avec l'ennemi, on doit allonger le tir jusqu'à 4.000 mètres pour éviter les coups malheureux.

Les Allemands ont fait une attaque sur toute la ligne, nos troupes résistent énergiquement, les crêtes sont plusieurs fois perdues et reconquises, mais il faut néanmoins se retirer; toutes les pièces du fort en batterie de ce côté tirent à toute volée sur les lignes ennemies. La nuit qui vient rend le spectacle plus saisissant: la fumée prend des teintes rouges au milieu desquelles s'agitent les silhouettes noires des combattants; le Mont-Valérien semble embrasé sous son triple étage de feux.

A ce moment, le général Trochu quitte le fort et s'élance au galop vers la bataille; des gardes nationaux débandés tirent sur lui et son Etat-Major, croyant avoir affaire à une troupe ennemie; un des officiers d'ordonnance du général, le jeune lieutenant Fleuriot de Langle, a la poitrine traversée par une balle de fusil à tabatière; il est, ramené au fort dans un état désespéré.

Le général Trochu donne l'ordre de commencer la retraite: le général Noël est chargé de la couvrir. Il fait complètement nuit quand on abandonne Montretout, l'armée se replie sur le Mont-Valérien; l'artillerie défile au pied du fort, au-dessus de Suresnes.

D'innombrables feux de bivouac s'allument en avant du fort; mais les troupes les désertent successivement. Le général Beaufort quitte la Briqueterie à 11 heures du soir.

Le Mont-Valérien tire toujours sur les crêtes reprises par les Allemands, mais ses coups s'espacent de plus en plus comme les derniers signes de vie d'un agonisant. Vers 11 heures du soir, la pièce de 24 de siège du cavalier l'envoie encore un projectile à l'ennemi: ce fut le dernier.

SUSPENSION D'ARMES

Durant la nuit du 19 au 20 janvier, la retraite commencée la veille à la nuit venue s'est continuée sans que nos troupes aient été inquiétées par l'ennemi. Le 19, à 6 h.50 du soir, par un télégramme expédié du Mont-Valérien, le gouverneur avait annoncé au

Gouvernement le résultat de cette triste journée:

«Notre journée, disait le télégramme du gouverneur, n'a pas eu l'issue que nous pouvions espérer. L'ennemi, que nous avons surpris le matin par la soudaineté de l'entreprise, a, vers la fin du jour, fait converger sur nous des masses d'artillerie énormes avec ses réserves d'infanterie.

«Vers 3 heures, la gauche, très vivement attaquée, a fléchi. J'ai dû, après avoir ordonné partout de tenir ferme, me porter à cette gauche et, à l'entrée de la nuit, un retour offensif des nôtres a pu se prononcer. Mais la nuit venue et le feu de l'ennemi continuant avec une violence extrême, nos colonnes ont dû se retirer des hauteurs qu'elles avaient gravies le matin.

«Le meilleur esprit n'a cessé d'animer la garde nationale et la troupe, qui ont fait preuve de courage et d'énergie dans cette lutte longue et acharnée.

«Je ne puis encore savoir quelles sont nos pertes. Pas de prisonniers. J'ai appris que celles de l'ennemi étaient fort considérables.»

Quelques heures plus tard, le 30, à 3 heures 30 du matin, un nouveau télégramme ainsi conçu était adressé du Mont-Valérien au général Smitz au Louvre:

« Le brouillard est épais, l'ennemi n'attaque pas, j'ai reporté en arrière la plupart des masses qui pouvaient être canonnées des hauteurs, quelques-unes dans leurs anciens cantonnements.

Il faut à présent parlementer d'urgence à Sèvres pour un armistice de deux jours qui permettra l'enlèvement des blessés et l'enterrement des morts. Il faudra pour cela du temps, des efforts, des voitures très solidement attelées et beaucoup de brancardiers.

Ne perdez pas de temps pour agir dans ce sens.»

L'armistice demandé ne pouvait manquer d'être accepté par les Allemands, ayant autant que nous besoin de relever leurs morts et leurs blessés.

CAPITULATION

A l'armistice devait, infailliblement faire suite la capitulation, car il n'était plus permis d'espérer aucune chance de salut. Cette capitulation fut annoncée aux troupes de la garnison du fort d'abord le 28 janvier, par un ordre de la Place, lequel ne parlait que de suspension d'armes, puis le lendemain par l'ordre suivant, qui ne permettait plus aucun doute:

«La reddition, disait l'ordre de l'État-Major général, s'opérera dans le courant de la journée du 29 janvier 1871 à partir de 10 heures du matin et de la manière suivante: les troupes françaises auront à évacuer les forts et le terrain neutre, en laissant à chacun des forts le commandant de place, le garde du génie, le garde d'artillerie et le portier-consigne. Aussitôt après l'évacuation, un officier d'Etat-Major français se présentera aux avant-postes allemands, afin de donner les renseignements sur chaque fort, ainsi que l'itinéraire à suivre

pour s'y rendre.

«La rentrée des troupes dans Paris devra avoir lieu à 2 heures au plus tard, et la reddition des forts et des avancées devra être terminée avant 4 heures.»

«M. le général Noël sera chargé de faire exécuter la reddition du Mont-Valérien avant 4 heures du soir, le capitaine Gonse, de l'État-Major général, est mis dans ce but à sa disposition. Après la prise de possession et après avoir donné les renseignements qui pourraient leur être demandés, le commandant de place, le garde du génie, le garde d'artillerie et le portier-consigne rejoindront, avec le général Noël, la garnison du fort à Paris. La garnison du fort devra être dirigée sur le 6^{ème} secteur, où elle sera cantonnée par les soins de M. l'amiral Fleuriot de Langle. Les marins des équipages de la flotte seront envoyés à l'École militaire aux ordres du chef d'État-Major des marins. Tous les corps francs devront rentrer dans l'enceinte de Paris, ainsi que toutes les autres troupes sous les ordres du général Noël. M. le général Noël est prié de donner des ordres d'urgence: que personne ne reste en arrière.»

A l'ordre ci-dessus de l'État-Major général était ajoutée la note suivante du commandant de la Place, laquelle réglait tous les détails d'exécution:

«Les postes, disait cette note, vont immédiatement rentrer. Il ne restera que le poste de la culée et ceux des poternes qui ne rentreront que lorsque le rappel pour le départ aura été sonné dans tout le fort. L'heure en sera notifiée. Le poste de l'entrée du fort restera jusqu'au dernier moment et attendra, pour se retirer, les ordres du commandant de Place. MM. les officiers laisseront les clefs de leurs chambres, et le casernier y passera immédiatement. Elles seront laissées dans un état suffisant de propreté.»

Les ordres réglant la reddition de la Place avaient été portés à la connaissance des troupes de la garnison le 29 au matin, et l'évacuation devait commencer aussitôt. Déjà, dès le réveil, les voitures du train ont quitté le Mont-Valérien, emportant les bagages. Vers 10 heures du matin, toutes les troupes de la garnison sont rangées une dernière fois dans la cour du fort. Tout le monde est silencieux, un brouillard gris et humide cache encore la plaine. Une douleur infinie étreint toutes les gorges, et ce silence absolu pèse lourdement sur les poitrines de ces braves que soulèvent de muets sanglots. Peu à peu le brouillard disparaît et la campagne se découvre jusqu'à nos avant-postes abandonnés. Soudain, les têtes se relèvent et les regards navrés se tournent vers la plaine: «Les voilà !» s'exclame-t-on avec rage; en effet, les régiments allemands sont là au pied du fort, à la hauteur de la Pouilleuse et de la Briqueterie; ils attendent, immobiles.

Alors une colère sourde s'empare des nôtres; serrant leurs fusils de leurs mains crispées, nos vaillants troupiers rompent les rangs et courent aux pièces. «Foin de cette canaille!» hurlent-ils.

Cette révolte est émouvante, mais elle peut être dangereuse, si on ne la réprime promptement. Les officiers accourent et arrivent à faire comprendre à leurs hommes qu'ils vont commettre une folie inutile. Un à un, les soldats rentrent dans le rang. Seul, un sous-officier d'artillerie reste sourd à tous les appels: immobile, la tête haute, devant un canon enfoncé dans la boue, il regarde fixement l'ennemi; de grosses larmes coulent sur ses joues.

Ces incidents occasionnent un retard assez long dans l'évacuation de la place. L'Etat-Major

allemand s'impatiente. Il envoie auprès du général Noël le capitaine comte Nastitz pour faire activer l'évacuation.

L'ordre de départ est enfin donné. La colonne s'ébranle. En tête, le général Noël va plus courbé, plus cassé. Par Puteaux, le pont de Neuilly et l'avenue de la Grande-Armée, la garnison du Mont-Valérien arrive sur la place de l'Étoile. C'est là que, quelques jours plus tard, le 16 février, la voix entrecoupée de sanglots, les yeux mouillés de larmes, le général Noël dit adieu à ses troupes:

«Le général Noël, dit-il, ne se sépare pas des corps de troupe placés sous ses ordres sans de grands regrets. On ne vit pas pendant quatre mois avec de braves gens sans s'attacher à eux. Officiers et soldats ont fait leur devoir. Quel que soit l'avenir qui leur est réservé, ils continueront à donner l'exemple de toutes les vertus militaires et sauront dignement porter le deuil de la Patrie !»

L'OCCUPATION

A peine les derniers détachements ont-ils quitté le Mont-Valérien que les Allemands se présentent à la porte du fort pour en prendre possession. Cette opération a lieu sans incident.

Le colonel Kohier, de l'artillerie du V^o Corps prussien, le major Mantey, de l'Etat-Major, et le commandant May, commandant le génie du corps d'armée prussien, se présentent les premiers et sont reçus par un officier d'État-Major français. Un bataillon de fusiliers du régiment N^o 46, un détachement d'artilleurs et un détachement de pionniers les accompagnent. Les artilleurs et les pionniers commencent par visiter les poudrières et les mines pendant que le bataillon de fusiliers occupe les portes et les remparts de la forteresse.

Le régiment de dragons N^o 14 va prendre position au nord du Mont-Valérien, afin de couvrir la marche du corps d'armée qui doit occuper le fort et ses environs.

Vers 3 heures, les deux autres bataillons du régiment N^o 46, les 5^{ème} et 6^{ème} batteries légères et le régiment de dragons N^o 14 pénètrent dans le fort et s'y installent. Ces troupes doivent former la garnison allemande du Mont-Valérien.

Le colonel Kohler est nommé commandant de la Place.

Quelques jours après, la garnison du fort est modifiée: le 31 janvier, les deux batteries légères sont remplacées par deux compagnies du régiment d'artillerie de forteresse N^o 5. Le 1^{er} février, le 1^{er} bataillon du régiment N^o 46 est envoyé à Rueil et on met à sa place une compagnie de sapeurs. Le service du génie est placé sous la direction du capitaine du génie Hummel, celui de l'artillerie sous la direction du capitaine Keyl, de l'artillerie de forteresse.

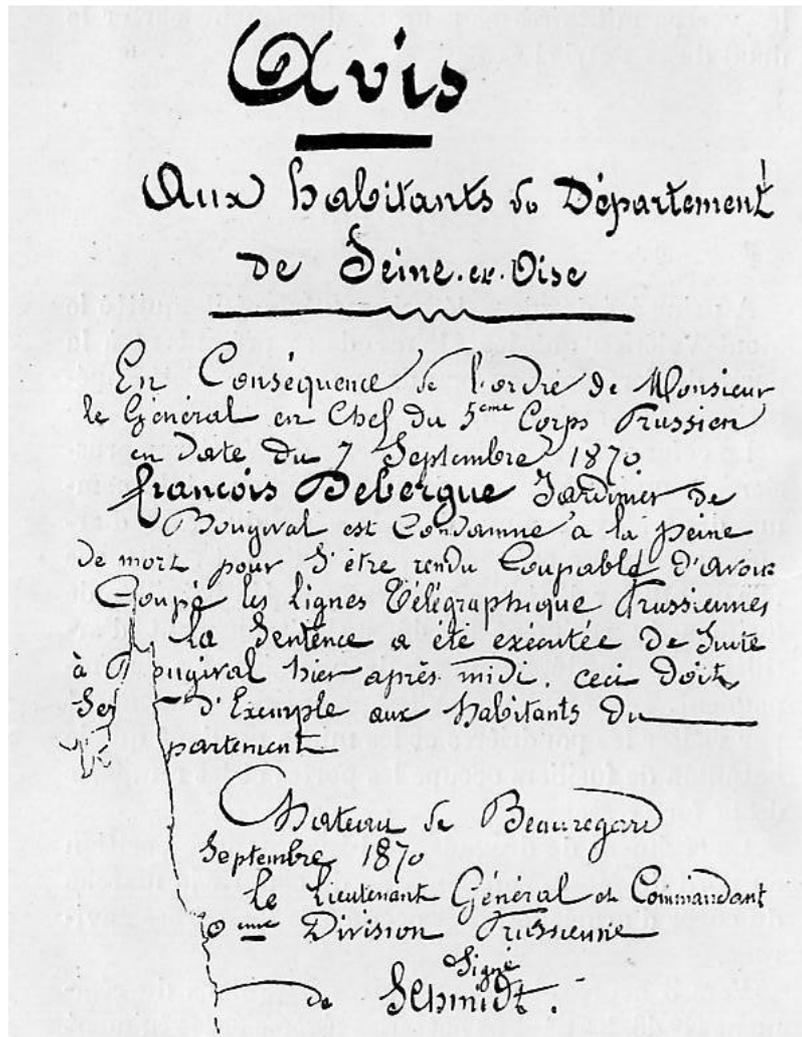


Figure 17 Fac-similé d'une affiche placardée à Bougival par les Prussiens.



Figure 18 Les soldats prussiens au pont suspendu de Suresnes (1871).

Ces deux services, agissant de concert, procèdent à la destruction des fougasses et des mines qui entourent le Mont-Valérien; ils vident les poudrières et, sous la haute direction du général Gaëd, mettent le fort à l'abri d'une attaque.

Ils organisent, à toutes fins utiles, le bombardement de Paris.

Sur chacune des terrasses des bâtiments A et B est organisé un observatoire pour surveiller Paris et les environs.

Enfin, le 31 janvier 1871, l'empereur Guillaume 1^{er} se rend au Mont-Valérien et y reste une partie de la journée.

Quelques jours plus tard, le 8 février, les troupes qui occupent le fort sont remplacées par la division de landwehr de la garde, laquelle y reste jusqu'au 7 mars, date à laquelle, suivant la convention spéciale signée le 4 à Versailles, le Mont-Valérien est rendu aux troupes françaises.

RÔLE DU MONT-VALÉRIEN PENDANT L'INSURRECTION DE LA COMMUNE

Sans entrer dans les détails de l'histoire politique de la Commune, nous dirons seulement que, le 18 mars-1871, le Comité central, se voyant maître- dé Paris, avait invité toutes les communes de France- à imiter la grande ville en leur vantant les avantages du régime communal. Cette déclaration au peuple- français faisait connaître que Paris, travaillant et souffrant pour la France entière, dont il préparait la régénération, la gloire et la prospérité, demandait, avec la consolidation de la République, l'autonomie- absolue de la Commune étendue à toutes les localités de France. En résumé, on offrait la liberté aux 37.000 communes de France, et ces 37.000 petites républiques réunies par le lien de la fédération pour- raient entraîner ensuite l'Europe dans une fédération universelle rendant la classe ouvrière partout dominante.

Pour faire triompher ce programme, les fédérés pouvaient disposer au 31 mars de 25 bataillons de guerre, 20 batteries de canons de 7 et 15 batteries de mitrailleuses.

La situation de Paris à ce moment-là était assez singulière. Les Allemands occupaient les forts du Nord et de l'Est; ils avaient annoncé qu'ils resteraient neutres dans la lutte.

Paris tout entier avec les forts du Sud était en la possession des fédérés, seul le Mont-Valérien restait fidèle au gouvernement de Versailles.

A partir du jour où les troupes furent prêtes jusqu'au moment où finit la lutte, les fédérés n'appelèrent les soldats du reste de la France que les Versaillais.

Le 19 mars, le général Vinoy, obéissant aux ordres qu'il avait reçus du Gouvernement de rassembler ses troupes sur Versailles, n'avait laissé à la garde du Mont-Valérien qu'un détachement insignifiant. Ce même jour, le Comité central, ayant appris l'évacuation du Mont-Valérien, désigna deux régiments de ligne, le 133^e et le 155^e, pour aller occuper la forteresse. Comme il était déjà tard (environ 6 heures du soir), les régiments refusèrent de

marcher, remettant la partie au lendemain. Mais le lendemain, quand ils se présentèrent, il était trop tard, le fort était occupé par un régiment d'infanterie, la porte était fermée et le pont-levis levé.

A partir de cette date et jusqu'à la fin de l'insurrection, le Mont-Valérien fut occupé par les troupes et le personnel suivant:

1° Infanterie. — Un régiment appartenant à la brigade DAUDET et commandé par le colonel CHOLLETON.

2° Artillerie. — Lieutenant-colonel DELEVAL, commandant l'artillerie.

Etat-Major:

Chef d'escadron JEANDOT;

Lieutenant-colonel MARIOTTE, de l'artillerie de la garde mobile;

Garde principal d'artillerie ROUX;

Garde d'artillerie de 1ère classe STIN;

Ouvrier d'État de 1ère classe REUBEL;

Contrôleur d'armes PERCHE;

Gardien de batterie BOURGEOIS.

Troupe:

3 Capitaines;

1 Lieutenant de vaisseau;

7 Lieutenants;

1 Enseigne de Vaisseau;

400 Canonniers (environ);

100 auxiliaires d'infanterie

Les notes qui vont suivre et qui relatent le rôle joué par le fort du Mont-Valérien pendant l'insurrection de la Commune sont deux extraits pris il y a quelques années dans le journal du commandant d'Armes du fort pour les années 1870-1871. Ce document d'un très grand intérêt n'existe plus aujourd'hui. Sa disparition date du moment de la suppression de l'arrondissement de l'artillerie du Mont-Valérien et du transfert des bureaux de ce service à Versailles.

Les recherches faites plus tard par le commandant du bataillon de sapeurs-télégraphistes en prenant les fonctions de commandant d'armes, pour retrouver ce document, sont demeurées infructueuses.

Dans ce journal étaient relatés heure par heure tous les événements qui se sont déroulés au Mont-Valérien pendant la guerre franco-allemande et pendant l'insurrection de la Commune; aussi nous croyons bien faire de donner ces extraits tels qu'ils ont été pris, c'est-à-dire sous la forme du journal.

MOIS DE MARS

Dès le 27 mars, le Mont-Valérien se trouvait pourvu d'un armement de sûreté disposé de manière à battre toutes les routes et tous les points favorables à une attaque des insurgés sur le fort.

Ses munitions provenant des sections de Paris avaient été emmagasinées.

Il y avait en magasin au moins 250.000 cartouches modèle 1866 qu'on avait fait sécher (les Prussiens en ayant mouillé un grand nombre) et qui paraissaient en très bon état.

MOIS D'AVRIL

1er AVRIL. — Opération des troupes de Versailles contre les insurgés occupant Courbevoie, le Mont-Valérien n'y prend pas part.

3 AVRIL. — A 7 heures, les insurgés, au nombre de 15.000, débouchent de Courbevoie, marchant sur Nanterre; le Mont-Valérien ouvre immédiatement un feu énergique sur leurs colonnes compactes. Un grand désordre s'y manifeste de suite, une partie seulement des insurgés continue son mouvement en avant, tandis que les autres rétrogradent précipitamment sur Courbevoie.

Vers 7 heures et demie, les insurgés mettent deux pièces de 7 en batterie au rond-point des Bergères et tirent sur le fort; elles sont promptement réduites au silence, l'une des deux pièces est abandonnée par ses servants, l'autre part au trot dans la direction de Nanterre, un coup heureux fait sauter l'avant-train de la pièce abandonnée, tuant trois hommes qui cherchaient à l'emmener.

Jusqu'à 11 heures, le feu du fort est très vif sur les colonnes s'étendant en s'amincissant sur la route de Nanterre, les chemins de fer de Saint-Germain et du bord de la Seine. Le tir n'est pas aussi efficace qu'on pourrait le désirer, faute de hausses de 12 dont le fort est encore dépourvu; néanmoins le tir énergique de la forteresse ne tarde pas à jeter le désarroi le plus complet dans les rangs des insurgés, qui se replient sur Paris en se disséminant; ce mouvement de déroute s'accentue vers 2 heures, lorsque les troupes de Versailles arrivent sur le terrain et débusquent les insurgés de leurs postes avancés; si ces troupes étaient arrivées deux heures plus tôt, elles auraient facilement coupé la retraite à plusieurs milliers de gardes nationaux fédérés.

Vers 3 heures, une pièce de 7 est ramenée de Nanterre à bras par les insurgés, le feu de la forteresse les force à l'abandonner à 150 mètres du rond-point des Bergères, cette pièce, ainsi que celle qui avait été laissée le matin, est amenée plus tard par les troupes de Versailles.

A 3 heures et demie, le feu du Mont-Valérien cesse pour laisser le champ libre aux troupes du général en chef.

On a tiré ce jour-là 633 coups de canon. Les obus lancés par les insurgés et tombés dans le fort n'y ont causé aucun accident.

6 AVRIL. — Attaque et occupation de Courbevoie par un régiment de gendarmerie avec une batterie. La brigade de cavalerie de Saint-Germain avec une batterie et un bataillon du 119ème stationné au fort, avec une section de mitrailleuses arrivée au Mont-Valérien à 9 heures du matin pour prendre part à l'opération.

Le Mont-Valérien tire depuis II heures jusqu'à 4 heures successivement et suivant les progrès de l'attaque sur la grande rue de Courbevoie, le pont de Neuilly et la barricade.

7 AVRIL. — Deux pièces de 24 arrivées de Versailles sont mises en batterie sur le plateau, battant directement la Porte-Maillot.



Figure 19 La Porte-Maillot après le bombardement du Mont-Valérien.

Ce jour-là, le fort tire sur la batterie de droite de la Porte-Maillot, sur la barricade du pont de Neuilly, sur la Porte-Maillot; puis, vers le soir, quelques obus ont été tirés sur l'avenue de l'Impératrice, où l'on voyait de nombreux rassemblements.

8 AVRIL. — Deux pièces de 24 court arrivées de Versailles sont mises en batterie.

On tire toujours sur la batterie de la Porte-Maillot, un télégramme de Versailles ayant prévenu qu'une- attaque des insurgés semblait se préparer sur les postes du pont de Neuilly et d'autre part des bruits ayant été entendus dans le Bois de Boulogne. On tire sur la Porte-Maillot et jusqu'à minuit sur le Bois de Boulogne.

9 AVRIL. — Vers 6 heures et demie du matin, les insurgés en force attaquent les positions de Courbevoie en débouchant d'Asnières et Colombes. Le combat dure toute la journée à 6 heures du soir, ils sont en pleine retraite. Le fort tire toujours sur la Porte-Maillot.

13 AVRIL. — Les insurgés dirigent toute la journée sur le fort le feu d'une batterie de 24 établie par eux au Trocadéro. La plus grande partie des obus tombent dans Suresnes, un petit nombre arrive sur les glacis, deux seulement arrivent dans l'intérieur du fort. Le Mont-Valérien riposte avec des pièces de 24 court, mais le tir est trop court, les obus tombent en général à hauteur de la rue des Sablons.

14 AVRIL.— Le fort tire sur la Porte-Maillot et sur le village de Levallois.

15 AVRIL. — Tir intermittent sur les nombreux convois de voitures sortant de la Muette.

17 AVRIL. — On tire sur des convois considérables de voitures se dirigeant par le Bois de Boulogne de la Porte-Maillot vers Auteuil.

18 AVRIL. — On tire de la Porte-Maillot et des Ternes sur le Mont-Valérien; le fort les réduit au silence.

19 AVRIL. — On tire de la Porte-Maillot sur le fort, les obus tombent dans Puteaux.

20 AU 23 AVRIL. — Tir sur les batteries en construction à la Porte d'Auteuil et aux bastions 64 et 65.

24 AVRIL. — La Porte-Maillot tire sur le pont de Neuilly, le Mont-Valérien riposte, les batteries de Neuilly et Courbevoie joignent leurs feux à celui du fort.

25 AVRIL. — Duel d'artillerie entre le fort et une batterie établie au Point du Jour. Une vingtaine d'obus de 16 sont tombés dans le fort sans blesser personne; un d'eux a fortement dégradé le pignon sud de la salle d'armes; un autre a produit le même effet sur le pignon est de la caserne B.

Le fort a tiré ce jour-là 570 obus.

26 et 27 AVRIL. — Tir sur la Porte-Maillot, ce tir est interrompu par une promenade en démonstration pacifique des francs-maçons de Paris portant leurs insignes et venant stationner sur les remparts avec leurs bannières.

MOIS DE MAI

Du 1er au 19 MAI. — Tir intermittent sur les batteries des insurgés, sur tous les bastions et sur divers points de Maillot au Point du Jour et au Trocadéro.

20 MAI. — Tir très vif sur les portes de la Muette et de Passy, le réduit, le parc et le château de la Muette, sur tous les bastions, sur les Ternes, la Porte-Maillot, la Porte-Dauphine et enfin sur les travailleurs de la grande barricade du Trocadéro.

Il a été lancé ce jour-là 1.196 obus.

21 MAI. — Dans la nuit du 20 au 21 mai, duel d'artillerie entre le fort et les points déjà cités. Ce duel se continue toute la journée du 22. Le Mont-Valérien tire sur les remparts des insurgés afin de chasser les tirailleurs et les canonnières de ces derniers pendant ce temps, les batteries de brèches achèvent leur opération

De midi à 4 heures, tir continu de 10 pièces sur la Porte-Dauphine, la grille de la Muette, pour achever de la renverser, le château et le parc, la porte de Passy, les bastions et le Trocadéro.

À 4 heures, réunion au Tort du Mont-Valérien du Président du pouvoir exécutif, du

maréchal de Mac-Mahon, des généraux de Ladmirault, Lafaille, Clinchant, de Galliffet et du colonel Grévy, chef d'Etat-Major du général Princeteur, qui du haut des terrasses assistent à l'entrée de nos troupes dans Paris par la porte de Saint-Cloud, opération qui se fait sans difficulté.

Le tir continue toujours sur la Porte-Dauphine, la Muette, les bastions 55, 58, 59, 60, la porte de Passy et le Trocadéro.

De 6 heures à 7 heures quelques obus sont envoyés sur la Muette pendant que nos troupes continuent leur mouvement; à 7 heures, elles ont dépassé le viaduc; après une fusillade assez vive, elles s'emparent du bastion 63 et se portent sur le bastion 62, tandis qu'à droite elles gagnent aussi du terrain sur la rive gauche de la Seine.

Le tir du Mont-Valérien continue jusqu'à 1 heure et demie du matin sur la Muette. Informé que nos troupes continueront leur mouvement tournant, s'avançant vers ce point, le lieutenant-colonel commandant l'artillerie fait cesser le feu.

On a tiré ce jour-là 1.085 obus.

22 MAI. — Nos troupes sont maîtresses de tous les bastions depuis le Point du Jour jusqu'au-delà des Ternes. En conséquence, le rôle actif du Mont-Valérien est terminé, l'issue de la lutte n'est plus douteuse.

Il a été tiré par le Mont-Valérien, pendant le siège de la Commune, 15.596 obus, soit 5.466 de plus que pendant la guerre franco-allemande. Heureusement qu'à partir de cette époque le canon du Mont-Valérien ne se fera plus entendre que pour annoncer des événements heureux.

LES CASERNES

Sur deux côtés de la cour du plateau, au nord et au midi, deux grands bâtiments massifs et épais, aux toits plats, ont été érigés lors de la construction du fort. Chacun de ces bâtiments peut abriter sept à huit cents hommes. Il y a quelques années à peine, les toits en terrasse de ces deux bâtiments étaient aménagés de façon à pouvoir recueillir les eaux de pluie destinées à approvisionner les grandes citernes situées en sous-sol sous chacun des deux bâtiments. Depuis, ces citernes sont alimentées par la Compagnie des eaux de la Banlieue de Paris au moyen d'eau de Seine épurée aux bassins filtrants qu'elle possède auprès du fort, sur la route Charles X..

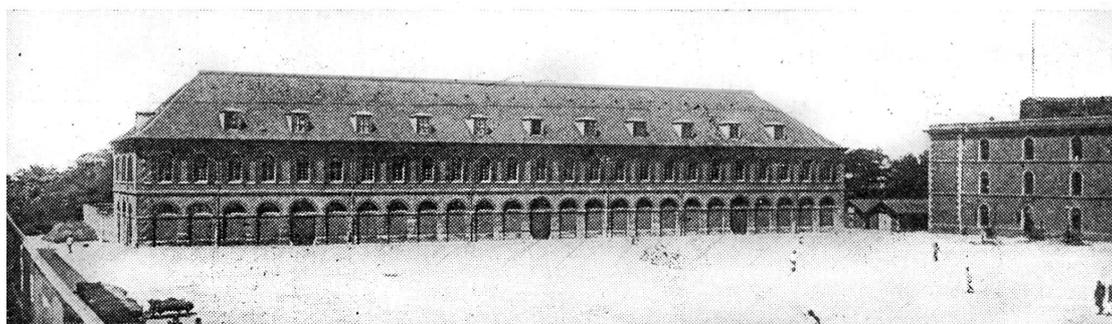


Figure 20 Salle d'Armes et Caserne A. (QUÉNARD, Phot. à Versailles)

Les terrasses de ces bâtiments sont utilisées par les sapeurs-télégraphistes pour les exercices de télégraphie optique. Sur chacune d'elles ont été aménagés des baraquements en planches destinés à abriter les télégraphistes et les appareils. Des mâts de télégraphie sans fil dressés à chaque extrémité de chacune de ces deux terrasses et réunis entre eux par des câbles télégraphiques constituent une antenne de 1er ordre qui sert au réseau d'instruction de télégraphie sans fil militaire.

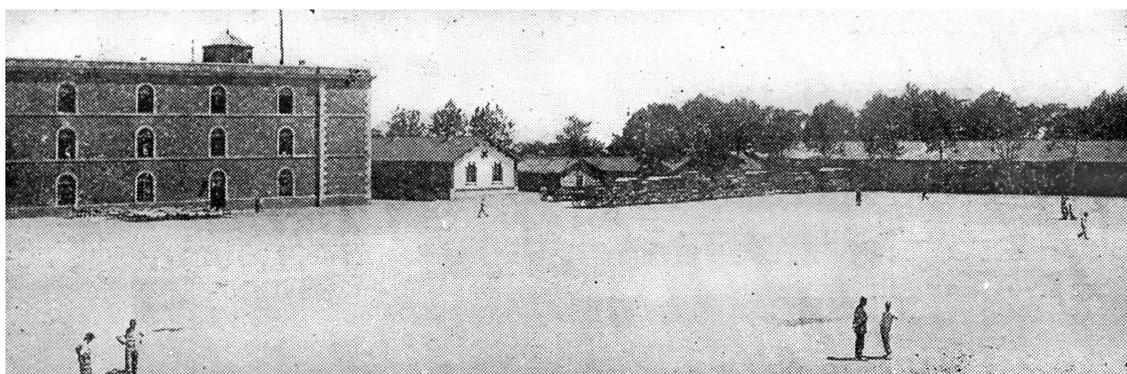


Figure 21 Caserne, salles de manipulation, ateliers, hangars aux voitures. (QUÉNARD, Phot. à Versailles)

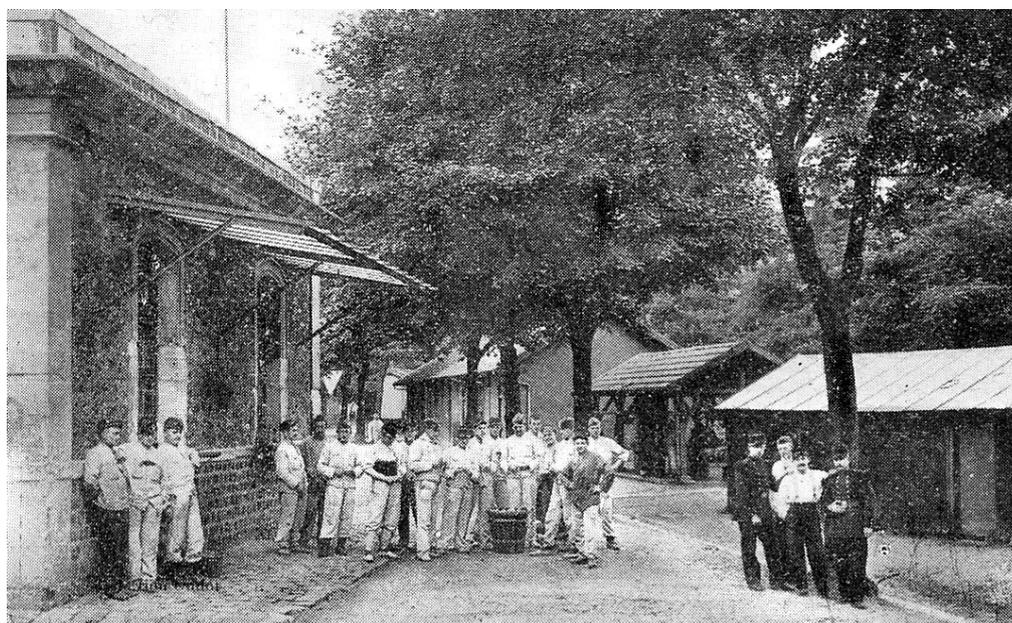


Figure 22 Cuisines et poste de T. S. F. (Collection OUDOT)



Figure 23 Le Pavillon des Officiers (Bâtiment G)

A l'est et au nord-est de la cour du plateau, existent encore des baraquements en briques dont la construction date de l'époque de la guerre. Ces baraquements, d'abord utilisés comme chambres de troupe, servent aujourd'hui de magasins au matériel technique et d'ateliers.

A l'ouest, un grand bâtiment à un étage sert de magasin de dépôt de matériel de réserve de guerre.

Le rez-de-chaussée est occupé par des voitures télégraphiques, les combles par des magasins d'habillement et de harnachement. Le premier étage appartient au service de l'artillerie.

LE PAVILLON DES OFFICIERS

Toute la vie actuelle est rassemblée sur la partie la plus élevée du mont, occupée par une grande place d'armes, offrant un champ d'exercices vaste. Cette cour est entourée de tous côtés de bâtiments militaires. Tout d'abord, vers le sud-ouest, une grande bâtisse singulière, la plus importante du fort: c'est le pavillon des Officiers. Ce bâtiment sans caractère, du reste, de ce style raide et sans grâce de la fin du premier Empire et du début de la Restauration, est formé de deux ailes réunies par une façade que surmonte un fronton triangulaire et que précède un péristyle à colonnes basses que l'on devine avoir été ajoutées à la construction primitive. De l'avis de certaines personnes autorisées, ces colonnes ont été dressées avec les matériaux d'une certaine église dont il ne reste plus aujourd'hui que la partie souterraine. Le revers de la construction au midi, vers Saint-Cloud, a plus d'allure; deux grandes ailes aussi, à deux étages, et au centre deux colonnes surmontées également d'un fronton triangulaire dans le cadre duquel est sculptée en bas-relief la scène de la résurrection du Christ. Ce tableau, remarquable d'ailleurs, est l'œuvre de Cortot, il a été offert aux Pères de la Foi par la Ville de Paris.

Au rez-de-chaussée, la partie centrale, qui était jadis l'église du couvent, sert actuellement de salle de cantine pour les hommes. La nef et le chœur de cette église avaient été prolongés par Forbin-Janson en une abside ajoutée derrière les bâtiments existants à ce moment-là. Cette construction ajoutée sert actuellement de salle de mess et de cercle pour les officiers. Les deux ailes sont occupées par le cercle et le mess des sous-officiers.

Le premier étage a été aménagé en salles de cours pour servir à l'instruction de la télégraphie militaire.

Le deuxième étage est occupé par les chambres de sous-officiers.

Les combles servent de magasins d'habillement.



Figure 24 Le pavillon des Officiers (Côté Saint-Cloud) Au rez-de-chaussée, le Cercle des Officiers. En haut, dans le tympan, le bas-relief de Cortot.

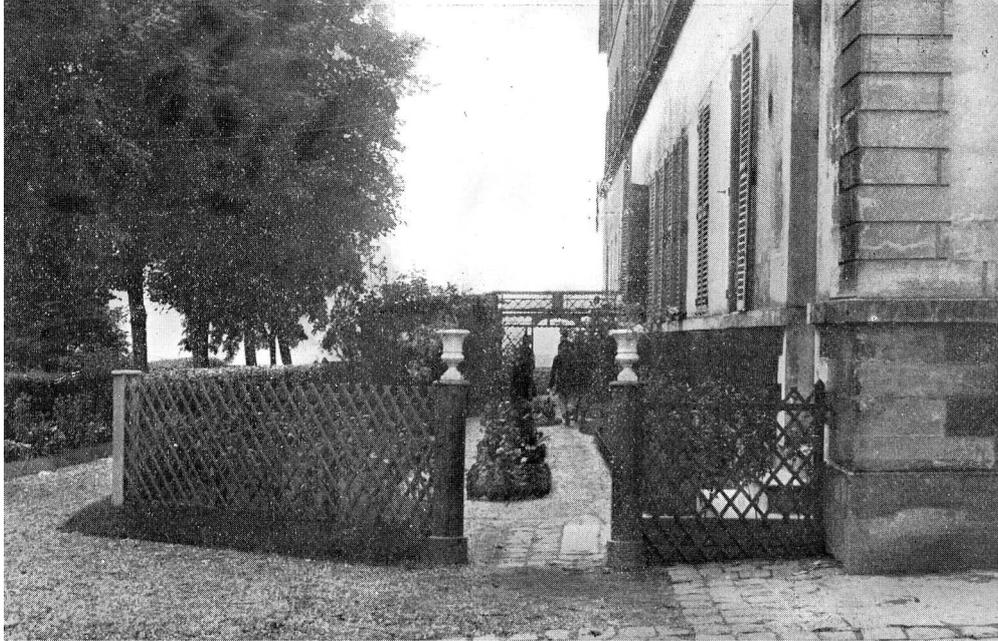


Figure 25 Le jardin du cercle des Sous-Officiers

LA CRYPTTE

Si le pavillon des Officiers est sans caractère, c'est-à-dire sans intérêt au point de vue architecture, il subsiste néanmoins, et servant de cave à la Commission des ordinaires, une crypte extrêmement intéressante qui est probablement le dernier reste de l'église élevée par Hubert Charpentier au milieu du XVII^e siècle.



Figure 26 Intérieur de la crypte.

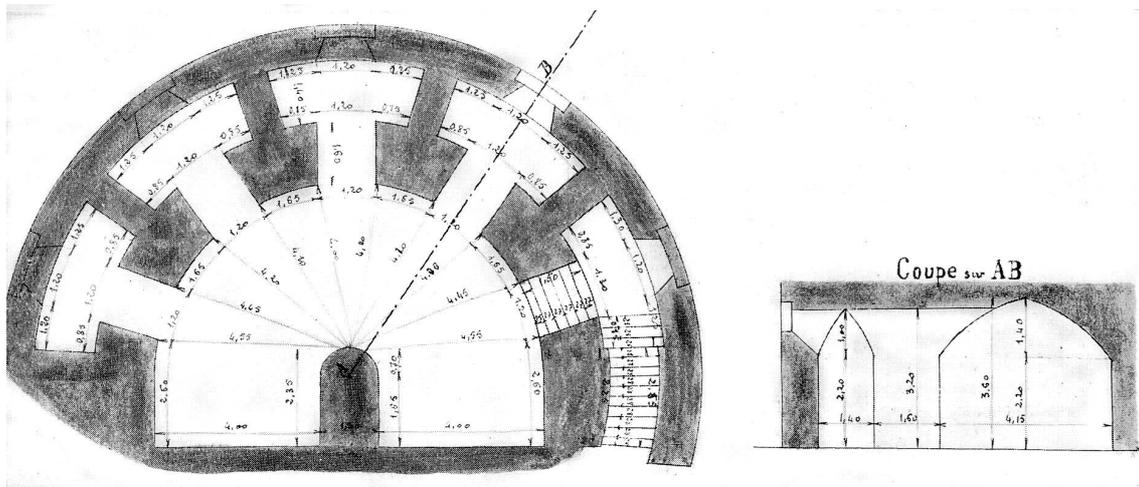


Figure 27 Plan et coupe des fondations de la crypte.

L'édifice a été rasé, mais les premières assises de pierre sont demeurées en place; elles sont formées de très grosses pierres de taille qui ont dû nécessiter un travail énorme pour leur ascension jusqu'au faite du mont.

De l'avis de M. Tesson, membre de la Commission du Vieux-Paris, la crypte dont il est question est d'un travail remarquable de stéréotomie. Elle est formée par une voûte puissante, tournant en hémicycle autour d'un pilier central sur lequel repose en arrière une trompè hardie d'un très bel appareillage.

En outre, des baies rayonnantes débouchent en pénétration dans la voûte demi-circulaire et

produisent un effet imposant. Les travaux de cette nature ne sont pas, paraît-il, des plus communs. Espérons que, quels que puissent être les besoins, on n'osera jamais y porter aucun changement.

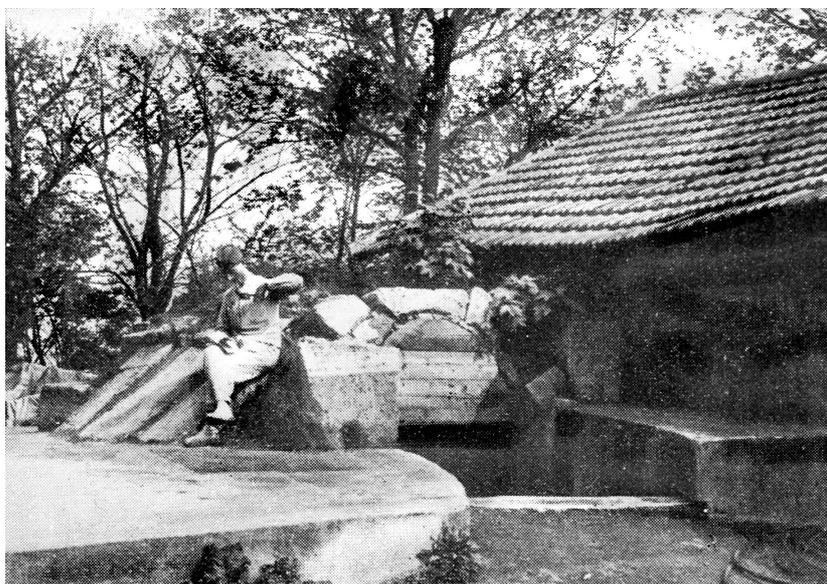


Figure 28 L'entrée de la crypte.



Figure 29 Le château de Forbin-Janson et ses dépendances. (Vue prise du premier étage du bâtiment B.)

LE CHÂTEAU

Au lendemain de la liquidation révolutionnaire, la princesse de Galéan, aïeule maternelle de M. de Forbin-Janson, avait acquis un terrain situé au sud-ouest du Mont-Valérien, du côté de Buzenval. Elle avait fait bâtir sur ce terrain une sorte de petit château, maison de campagne du XVIII^{ème} siècle flanquée de deux sveltes tourelles modernes. Tout à côté des bâtiments d'exploitation qui semblent des communs, une maison de jardinier et devant une

belle terrasse.



Figure 30 Le château de Forbin-Janson (Vue prise de l'extérieur du fort)

Un peu au dessous, au bas de la terrasse, la princesse Galéan avait fait bâtir aussi une chapelle où elle avait réuni quelques tombeaux de famille, la pierre tombale de Guillemette Faussart et celle d'Hubert Charpentier, dont les restes furent à ce moment-là envoyés définitivement à Notre-Dame de Bétharram.

Cette chapelle, qui existe encore parfaitement conservée, n'est d'aucun intérêt artistique, c'est un humble édicule perdu dans les arbres, et si ce n'était sa porte à arcature XIII^e siècle munie de chapiteaux à crochets, on serait loin d'attribuer à cette construction son affectation primitive.



Figure 31 La chapelle de la Princesse de Galéan, aïeule maternelle de M. de Forbin-Janson.

Durant de longues années après la construction du fort, la chapelle en question servit au culte religieux. En l'année 1877, l'aumônier du fort, M. Arthur de la Fère, y officiait encore tous les dimanches, et des mariages même y furent célébrés. Depuis, elle a été désaffectée.

Dans le château, autrefois logement du commandant d'Armes, sont installés aujourd'hui tous les bureaux des services militaires du fort.

LA CARTOUCHERIE

En suivant la route qui le long des fossés de la fortification monte lentement vers la direction de Nanterre, on arrive à une sorte de hameau composé de constructions basses, inégales, semées irrégulièrement.

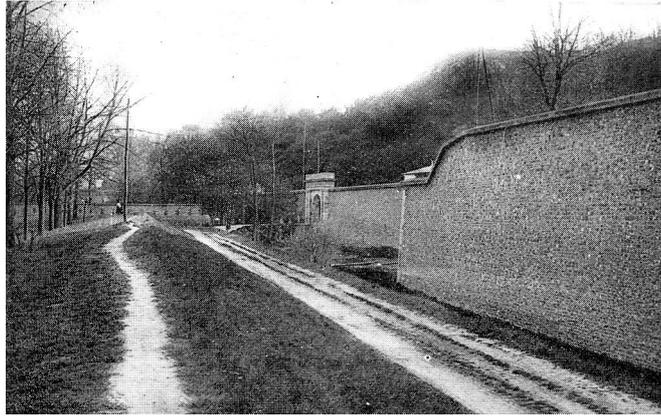


Figure 32 Les fossés du fort (Côté du Stand).



Figure 33 Une catastrophe au Mont-Valérien. Explosion du 18 décembre 1883 à la cartoucherie. (Dessin de Meyer communiqué par M. le Dr Gillard)

A gauche de cette route, sont installés les services des subsistances, comprenant une boulangerie et des magasins aux vivres.

A droite, sont les ateliers de chargement de cartouches dépendant du service de l'artillerie de l'atelier de construction de Puteaux.

Un officier d'administration dirige les travaux de cet important service, qui comptait naguère plus de 150 ouvriers ou ouvrières, et qui, aujourd'hui, grâce à l'outillage plus perfectionné, en occupe pour le même travail à peine une trentaine.

Dans ces ateliers de chargement ou ses annexes, on a eu à enregistrer à plusieurs reprises de véritables catastrophes.

D'abord en 1873, le 7 mars, dans une explosion qui se produisit dans une des baraques servant de salle d'artifice, 29 personnes furent grièvement blessées, plusieurs moururent des suites de leurs blessures.

Quelques années plus tard, en 1883, le 18 décembre, 23 femmes et 9 hommes étaient occupés à la démolition de cartouches sous la surveillance d'un maréchal des logis chef artificier. A 2 h. 45 de l'après-midi, eut lieu une explosion qui fit de nombreuses victimes. Sur les 32 personnes occupées, 14 femmes furent trouvées mortes et 3 autres moururent quelques jours après des suites de leurs blessures. Le maréchal des logis aussi ne survécut que quelques jours à ses atroces brûlures.

Il fut décoré de la médaille militaire le 27 décembre et ses obsèques eurent lieu le lendemain.

Notons aussi, quoiqu'il ne s'agisse pas de la cartoucherie, que le 28 juillet 1877, à 8 heures et demie du matin, une explosion produite par des obus que l'on déchargeait coûta la vie à sept artilleurs, un huitième fut grièvement blessé.

Depuis, grâce aux précautions prises par les services intéressés, on n'a plus eu heureusement à enregistrer un seul accident de cette nature.

LA TOUR DE CHAPPE

La suite de notre récit appelle l'histoire de la Télégraphie militaire, mais auparavant, nous croyons devoir dire quelques mots sur ce qui reste au Mont-Valérien de son aînée, «la Télégraphie aérienne», presque oubliée aujourd'hui malgré le souvenir glorieux de son inauguration.

De nos jours, on peut voir encore un peu partout, mais particulièrement sur un tertre élevé dans la campagne, sur un point culminant dans les villes, de grosses tours qui, autrefois surmontées chacune d'une tourelle mobile semblable au chapeau d'un moulin portant l'aile du côté du vent, se tournait du côté où l'on voulait parler: alors s'agitaient deux longs bras noirs réunis par une tige immobile, et se pliant et repliant dans diverses positions dont l'ensemble formait des mots, des phrases complètes. Ces tours, aujourd'hui disparues ou sur le point de disparaître, sont les vestiges d'une invention, toute française: le télégraphe aérien de Claude Chappe.

Le Mont-Valérien possède une de ces tours; elle est située sur le plateau du côté de Nanterre, elle n'a qu'un intérêt historique. Comme ses sœurs des campagnes, elle est condamnée à disparaître, n'étant plus d'aucune utilité, on ne la répare plus. Pourtant, on pourrait sans beaucoup de frais conserver ce souvenir, qui a place au Mont-Valérien mieux que partout ailleurs.

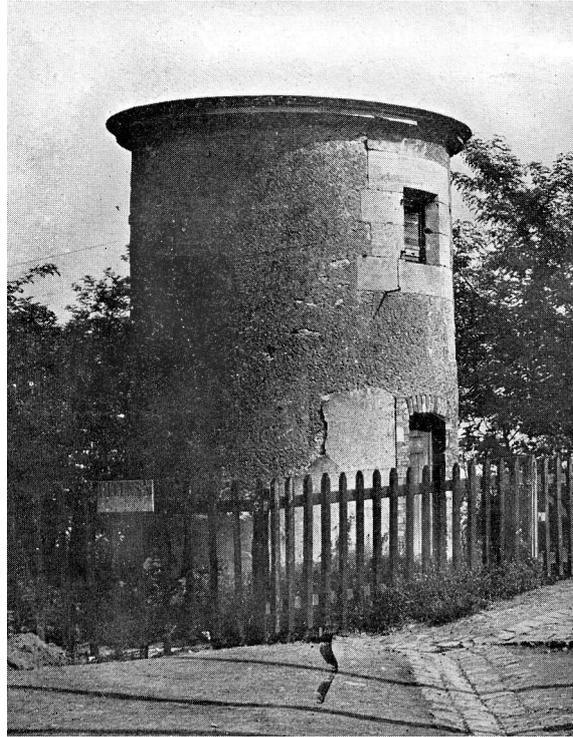


Figure 34 La tour de Chappe.

Nous devrions nous rappeler, nous télégraphistes plus que personne, que, née dans notre Patrie puis répandue promptement dans le monde entier, la télégraphie aérienne a inauguré l'ère féconde de la transmission rapide et lointaine de la pensée au moyen de signaux. C'est elle qui a ainsi préparé la voie à la télégraphie optique, à la télégraphie électrique et enfin à cette merveille, la télégraphie sans fil. Elle ne s'est retirée qu'après avoir rendu à notre pays- des services dont le souvenir est impérissable.

A tous ces titres, nous devons conserver au télégraphe Chappe un souvenir respectueux, et nous ne saurions mieux le montrer qu'en n'abandonnant pas la tour du Mont-Valérien comme on abandonne ses sœurs des campagnes, pour la raison qu'elle est là à sa vraie place et que mieux que partout ailleurs il est facile d'assurer sa conservation.

LA TÉLÉGRAPHIE MILITAIRE AU MONT-VALÉRIEN

Placé à l'intérieur de cette grande cuvette qu'est le bassin parisien, le Mont-Valérien, à cause de l'immense panorama qu'il embrasse et de son voisinage de la capitale, était tout désigné pour être utilisé par l'autorité militaire comme lieu d'expériences de la télégraphie aérienne.

Déjà, sous la Convention, un poste de télégraphie Chappe était installé sur le sommet de la montagne du côté de Nanterre, pour communiquer d'une part avec le Louvre et d'autre part avec un poste établi sur les hauteurs d'Argenteuil.

Plus tard, l'ingénieur Sudre et le colonel Mangin y firent des expériences, le premier de télégraphie acoustique (transmission de signaux au moyen du clairon), le second de télégraphie optique. Enfin, en 1899, et quelques années durant, des officiers de

l'Établissement central de la Télégraphie militaire



Figure 35 Exercices de construction de ligne télégraphique de campagne.



Figure 36 Exercices de télégraphie optique.

furent détachés au Mont-Valérien pour y étudier la télégraphie sans fil. Un poste comprenant une antenne de 35 mètres, des appareils de transmission et des appareils de réception fut installé sur la terrasse du bâtiment B. Ce poste communiquait avec un autre poste semblable installé sur les hauteurs des Hautes-Bruyères. Depuis, la télégraphie optique et la télégraphie sans fil sont passées dans le domaine de la pratique, et le Mont-Valérien est devenu centre principal de la télégraphie de l'armée française.

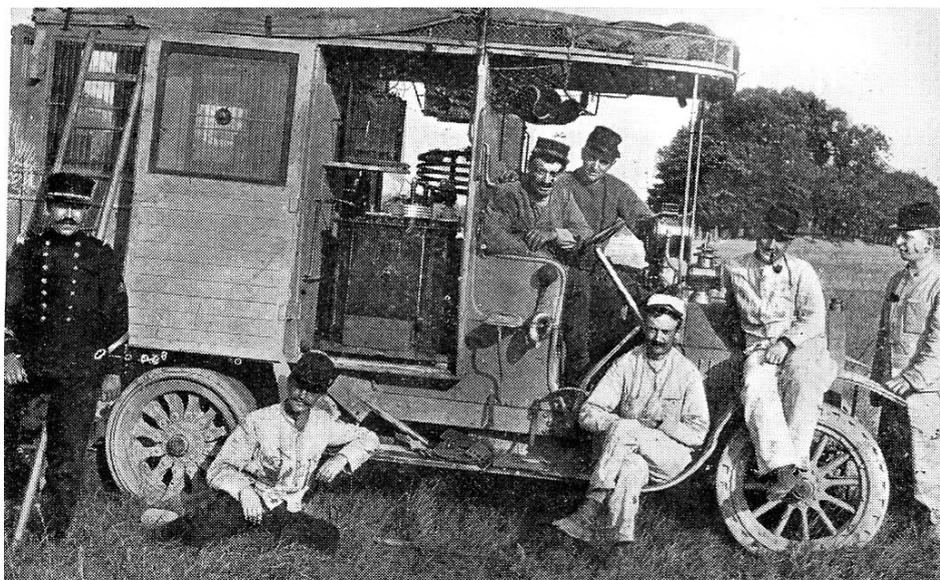


Figure 37 Poste automobile de T. S. F.

L'histoire de la télégraphie militaire n'est pas très ancienne, elle ne serait par conséquent pas très difficile à conter, mais le but de cet ouvrage n'étant que de fixer une fois pour toutes tout ce qui s'est passé au Mont-Valérien, nous ne commencerons cet historique détaillé qu'à l'année 1887.

A partir de cette date, un fonctionnaire de l'administration des P. T. T. ayant rang de capitaine vint régulièrement à certaines époques de l'année s'installer au Mont-Valérien pour y diriger l'instruction à donner aux employés militaires de cette Administration. Ces employés militarisés étaient destinés à composer les diverses formations de télégraphie militaire à mettre à la disposition des armées au moment de la mobilisation. L'enseignement donné à ces télégraphistes comprenait surtout la télégraphie électrique au moyen du morse et plus particulièrement les constructions de lignes de campagne. Ce service fonctionna au Mont-Valérien jusqu'en 1894, époque à laquelle le génie fut chargé de préparer la réorganisation de la télégraphie militaire. On créa alors au Mont-Valérien une école temporaire de télégraphie militaire qui fut placée sous la direction d'un capitaine du génie détaché de l'Établissement central de la Télégraphie militaire. Deux lieutenants de l'Arme professaient les cours de télégraphie optique, de télégraphie électrique, de constructions de lignes et de conduite de moteurs à explosion. Tous les ans, au commencement de l'année, les régiments du génie, le 5^{ème} excepté, détachaient durant un mois environ un certain nombre de jeunes soldats qui venaient au Mont-Valérien recevoir l'instruction de sapeur-télégraphiste.



Figure 38 Terrasse du bâtiment A. Poste de télégraphie optique. Antenne de T. S. F. et ancien poste météorologique.



Figure 39 La télégraphie optique aux manœuvres alpines.(Collection OUDOT.)



Figure 40 Les télégraphistes aux manœuvres. (Collection OUDOT.)

La plupart de ces jeunes soldats étaient destinés à former plus tard les cadres des écoles de télégraphie militaire qui fonctionnaient dans les régiments du génie.



Figure 41 La première cérémonie de la présentation du drapeau du 8ème régiment du génie (31 juillet 1913).

Plus tard, en 1897, le service de la télégraphie militaire de certains réseaux frontières ayant été attribué au génie, l'école du Mont-Valérien prit de l'importance. Elle devint permanente, et ses cadres furent augmentés d'un capitaine en second, lequel était chargé plus particulièrement de l'administration, d'un adjudant et d'un certain nombre de sergents et de caporaux.

Dès ce moment-là, il n'y eut plus de cours de télégraphie dans les régiments du génie, et tous les sapeurs-télégraphistes de ces régiments furent répartis sur les réseaux du commandement dépendant des directions du génie de Nice, de Grenoble, de Toul et de Verdun.

La télégraphie militaire ainsi organisée fonctionna comme il vient d'être dit jusqu'au 1er octobre 1900. A cette date, fut créé le bataillon de sapeurs-télégraphistes à l'effectif de trois compagnies, lesquelles devaient se dédoubler au 1^{er} octobre suivant pour en former trois autres. A ce moment-là, le service de première ligne passa au génie, les employés des P. T. T. militarisés furent chargés seulement du service de deuxième ligne.

Enfin, à ce jour, la télégraphie militaire est organisée en un régiment, le 8^{ème} génie, lequel, lorsqu'il aura reçu son organisation complète, comprendra un nombre de télégraphistes et de radiotélégraphistes suffisant pour doter comme il sied toutes les formations importantes qui seront constituées à la mobilisation.